

**Alain Pecunia**

# Jeux d'enfants

## JEUX D'ENFANTS

## DU MÊME AUTEUR

Aux éditions Cheminements

Collection « Une mémoire »

*Les Ombres ardentes – Un Français de 17 ans dans les prisons franquistes*

Collection « Chemin noir »

*Un vague arrière-goût  
Le Sanglot de Satan*

Collection « Roman »

*Le Dernier Maquisard*

Alain Pecunia

## **Jeux d'enfants**

Flash noir

Blog de l'auteur

<http://noirexpress.blogspot.com>

© Alain Pecunia, 2007.  
Tous droits réservés.

# 1

Y'a que le premier pas qui coûte.

C'est vrai. Enfin, c'est une image, car, si mon premier coup de couteau est entré comme dans du beurre, il a quand même rencontré une petite résistance. C'est pas que la vieille avait une peau d'éléphant, ça non, mais c'est incroyable, l'élasticité de la couenne. En tout cas, si cela m'a surpris les deux ou trois premières fois, je n'y ai guère songé par la suite.

En principe, c'est comme un dépucelage. Ni plus ni moins. En tout cas, c'est ce que j'imagine, car je ne suis jamais tombé sur une vierge. Bien sûr, ce n'est pas en me faisant des putes que je risque d'en trouver. Mon truc à moi, c'est plutôt le coup de couteau que le coup de queue.

Pourquoi ? Je ne sais pas vraiment. Mais faut avouer que je suis plus à l'aise avec un bon cran d'arrêt qu'avec ma bite. Peut-être parce que je la trouve petite et que ça m'a toujours complexé. Et puis j'y trouve plus de plaisir.

Il n'y a rien de mal à ça et, de toute façon, je ne suis pas un monstre. Plutôt un « nettoyeur ». Je ne plante que des salopes, des nuisibles.

Je dois dire que j'ai le coup d'œil pour les reconnaître. En fait, je les *sens*. Et je me trompe rarement, aussi incroyable que cela puisse paraître. Je suis quasiment infailible. Là aussi, je ne sais pas vraiment à quoi ça tient. Peut-être à cause de maman.

De toute façon, tout est de sa faute. Absolument tout.

Mais, maman, je n'y pense même plus. Ça remonte trop loin.

Pourtant, parfois, j'ai des putains de flashes qui me pourrissent la vie. Avec le bruit de la détonation.

J'avais beau m'y attendre et guetter le coup, je me suis quand même laissé surprendre quand c'est parti. J'imaginai pas qu'une cartouche de douze à sanglier ça puisse faire autant de ravages.

Quasiment à bout portant qu'il a tiré le vieux. À pas même deux mètres, c'est arrivé tout groupé dans le bide de maman.

Chaque fois qu'ils s'engueulaient sec, le vieux il saisissait toujours son fusil de chasse pour en menacer maman. Mais ce n'était qu'un putain de jeu entre eux car le fusil était toujours désarmé.

Sauf ce vendredi soir-là. Parce que j'y avais mis deux de ses cartouches à sanglier.

Mon vieux, il en est resté comme un con. Hagaré et la gueule béante.

– Mais qu'est-ce que j'ai fait ! Qu'est-ce que j'ai fait ! qu'il a fini par pleurnicher. Tout en hurlant.

Moi aussi, d'ailleurs, je me suis mis à pleurnicher et à brailler.

– T’as tué maman ! T’as tué maman !

Quand les gendarmes sont arrivés, il était agenouillé en larmes près de maman. Il avait les genoux qui baignaient dans le sang et il s’en était foutu plein les mains et le visage.

– C’est un accident, qu’il leur a dit. Le fusil, il est jamais chargé. Faut me croire !

Moi, quand j’ai été interrogé, je leur ai dit que c’était pas vrai. Qu’il était toujours chargé.

Au procès, le vieux il aurait pu écopé d’une dizaine d’années seulement, étant donné tous les témoignages en sa faveur. Un peu buveur et emporté, certes, mais, vu la vie que lui menait sa femme, il avait bien quelques excuses.

Ils n’ont pas osé traiter maman de traînée, mais, moi, je savais bien que c’était une pute. Et même mes copains me le disaient.

– Ta mère, c’est une pute.

Mais il a eu le maximum et c’était bien fait pour lui. Il n’avait qu’à pas me traiter de menteur.

– Le fusil, il était jamais chargé ! qu’il a protesté encore une fois.

– Écoutez, qu’a dit le président, votre fils est formel. Votre fusil était toujours chargé. Alors cessez de vous entêter, monsieur Borjol.

– Il ment ! qu’a crié mon père. Il ment, ce petit salopard ! C’est lui qui a mis les cartouches. J’en suis sûr !

La salle du tribunal a été parcourue par un murmure de réprobation. Même les jurés ont fait : « Oh ! »

Congestionné, l’avocat général s’est dressé indigné.

– Monsieur le président, mesdames, messieurs les jurés, c’est proprement scandaleux et ignoble de la part du prévenu ! Se décharger de ses responsabilités sur son propre fils, un enfant de neuf ans, qui a vu sa pauvre maman

assassinée sous ses propres yeux ! Scène cauchemardesque qui hantera toute sa vie ce pauvre orphelin... Borjol, vous êtes un monstre !

Approbation générale, applaudissements. Plus quelques « Monstre ! » et « Assassin ! » avant que le président ne réclame mollement le silence.

Moi, je n'y étais pas. Mais c'est ce que rapportaient les journaux de l'époque et que j'ai pu lire plus tard.

Mon père, il a pas supporté. Il a vite viré dingue et il s'est tranché la gorge quelques mois plus tard.

Les journaux, ils ont dit que c'était la faute du « remords ». Mais, moi, depuis le début, je sais que c'est la faute à maman.

Avec les hommes, maman était toujours un peu bizarre. Mais c'est mon copain Armand qui m'a ouvert les yeux quand, un jour, il m'avait lâché tout à trac que ma mère était une putain.

Quand les autres me disaient ça, je savais que c'était par jalousie parce que maman était très belle. Mais, Armand, lui, il était pas jaloux. Il ne pouvait dire que la vérité.

– Comment que tu le sais ? que je lui ai demandé.  
Prouve-le !

Il a haussé les épaules.

– Elle couche avec le fruitier, qu'il m'a assené.

– C'est pas vrai ! que j'ai protesté pour le principe.

Et j'y croyais presque.

– Mais tout le monde le sait, mon pauvre vieux... J'ai même entendu mes parents dire que t'étais le fils du fruitier.

Que tout le monde le savait, c'est ça qui m'a fait le plus mal.

C'est vrai que maman m'envoyait souvent en course chez lui. Pour un rien. Un coup un citron, un autre trois tomates ou deux pommes. Mais je ne le payais jamais. « Dis à M. Jean que je passerai le régler tout à l'heure », qu'elle me disait de lui dire. Ou « demain ». J'étais trop petit pour comprendre qu'il s'agissait d'un code pour leurs rendez-vous. Mais, M. Jean, il était gentil avec moi. Bien plus que mon père qui m'avait pris en grippe depuis belle lurette.

D'ailleurs, les disputes à la maison commençaient toujours quand mon père avait trop bu et qu'il se mettait à traiter maman de traînée et moi de bâtard.

Alors, je me suis mis à rêver que M. Jean était mon père et à en vouloir à ma mère de me faire vivre avec cet homme qui n'était pas mon vrai père.

Et puis, un matin où il y avait grève à l'école, je suis rentré à l'improviste.

J'ai sonné plusieurs fois. Maman a mis du temps avant de venir m'ouvrir.

Elle était encore en robe de chambre et elle semblait toute gênée de mon retour.

Il y avait un homme à la maison.

Lui aussi semblait gêné.

Il était en train de lacer ses chaussures dans le salon quand je suis entré.

Il a filé comme un voleur.

Ma mère semblait dans tous ses états.

– Ne dis rien à ton père, qu'elle m'a fait jurer.

Elle m'a expliqué que ce monsieur était un ami, mais que papa ne l'aimait pas du tout. Qu'il se fâcherait s'il savait qu'il était venu lui rendre visite pour prendre de ses nouvelles.

Elle s'est agenouillée devant moi et m'a posé ses mains sur les épaules, me suppliant de jurer.

– Je te le jure, que j'ai fini par lâcher, tête baissée.

Mais j'avais en moi une douleur horrible.

Ma mère avait trahi mon père. Le vrai, le fruitier.

C'était impardonnable. Je devais le venger.

Maman est partie s'habiller.

C'est là que j'ai chargé le fusil de celui qui se prétendait mon père, comme je l'avais vu faire.

Maman a été toute gentille avec moi le reste de la journée. Elle m'a même proposé d'aller au cinéma à Rouen. Mais je lui ai dit que je préférerais lire mes bandes dessinées.

Je sentais bien qu'elle était toute nerveuse et inquiète.

En fin d'après-midi, elle m'a à nouveau fait jurer de ne rien dire à mon père.

– J'ai juré, maman, que je lui ai dit.

Elle m'a embrassé sur le front.

– T'es un gentil fils, qu'elle a fait.

Elle ne pouvait pas savoir à quel point.

Le vieux était de mauvaise humeur quand il est rentré du travail.

J'ai entendu ma mère l'accueillir d'un :

– T'as encore bu !

Il n'y avait rien de tel pour le mettre en colère.

– Mêle-toi de tes fesses ! qu'il lui a lâché méchamment.

D'habitude, maman montait aussitôt sur ses grands chevaux. Mais, là, elle n'a rien dit.

L'atmosphère était tendue durant le repas.

Mon père l'a narguée en buvant encore plus que d'habitude.

Moi, je sentais qu'il cherchait la bagarre et attendait le premier reproche de sa part pour laisser éclater sa colère.

Mais maman restait silencieuse. Ce qui énervait encore plus mon père.

– Qu'est-ce que t'as fait de ta journée ? qu'il a fini par lui demander vers la fin du repas en se servant un nouveau verre de vin.

– Rien, qu'elle a répondu. Je suis restée ici avec Philippe. Mon père s'est étonné.

– Mais je l'ai déposé devant l'école ce matin en partant ?

– Oui, mais il y avait grève et il est revenu.

Mon père l'a fixée un instant, l'air soupçonneux. Puis il s'est tourné vers moi. M'interrogeant.

– C'est vrai, ça ?

Il avait sa voix méchante.

J'ai dégluti avant de lui répondre.

– Oui.

Je me sentais tout chose et je baissai mes yeux sur mon assiette.

Il y a eu un lourd silence.

– Vous me cachez quelque chose, qu'il a dit après avoir vidé son verre.

J'ai jeté un œil à la dérobée vers maman.

Je l'ai vue hausser les épaules. Mais je savais bien qu'elle était mal à l'aise.

Alors il a posé sa main sur mon épaule en la serrant.

– Tu n'as rien à me dire, toi ? qu'il m'a demandé.

J'ai fait non de la tête sans la relever.

– Tu mens ! qu'il a crié en me serrant encore plus.

Il me faisait mal tant il serrait mon épaule.

Je me suis mis à pleurer.

– Arrête ! qu'a dit maman. Tu lui fais mal.

Il a serré encore plus fort.

– Il y avait un monsieur avec maman quand je suis rentré, que j’ai lâché tout d’une traite en pleurnichant.

Cette phrase, je me l’étais répétée à voix basse tout l’après-midi dans ma chambre.

Il y eut un silence de mort et j’ai senti qu’il relâchait son étreinte. Mais il y avait un sacré orage dans l’air.

– Il dit n’importe quoi ! qu’a fait maman d’une voix suraiguë.

– C’est pas vrai ! que j’ai crié. Il y avait un monsieur avec maman et elle m’a fait jurer de ne pas te le dire.

– Petit menteur ! que m’a jeté maman tout en se levant et en me flanquant une gifle sur le crâne.

Le vieux, il s’était levé au même moment.

Pour aller prendre son fusil.

Il est revenu et l’a pointé sur maman.

– Dis-moi la vérité ou je te plombe, salope !

Il y avait longtemps que le fusil non armé du vieux n’impressionnait plus maman.

– Je te dis qu’il ment ! qu’elle a dit en le prenant de haut.

– J’suis pas un menteur, que j’ai fait en me remettant à pleurnicher et en me protégeant des gifles de maman en enfouissant ma tête dans mes bras.

J’ai entendu mon père crier :

– Je vais te crever, salope !

Alors ma mère m’a laissé et s’est mise devant mon père en le défiant.

– Elle n’est même pas chargée, ta foutue pétoire, espèce de minable !

Le vieux, il a appuyé sur la gâchette par habitude. Comme à chaque fois qu’il faisait son cinéma.

J'avais beau m'y attendre, la tête toujours enfouie dans mes bras pour me protéger, j'en ai été terrorisé. Alors, le vieux qui, lui, ne s'y attendait pas du tout, on peut imaginer.  
La totale crise de nerfs.

## 2

À l'époque, les cellules psychologiques pour un oui pour un non, ça n'existait pas encore.

J'ai échoué chez la voisine pendant une semaine avant d'être confié à la sœur aînée de mon père qui habitait la même ville de l'Eure.

Elle vivait dans une vieille maison à colombages du centre-ville. Elle était veuve d'un gendarme et n'avait pas d'enfants.

Je n'avais pas d'autre famille, à part ma grand-mère maternelle qui yoyotait dans un hospice près de Lisieux et que l'on m'emmenait voir trois fois l'an, à Noël, Pâques et la Toussaint.

Dès le début, elle m'a dit que j'avais bien de la chance qu'elle ait accepté de s'occuper de moi. Sinon, j'aurais fini à la Dasse.

Oh ! c'était pas par bonté d'âme qu'elle m'avait « recueilli », comme elle disait. Plutôt pour le qu'en-dira-t-

on local. Être la tante de l'orphelin était plus gratifiant qu'être la sœur du criminel.

Mais, rapidement, il y a eu des heurts entre elle et moi. Elle prétendait « redresser » mon éducation défaillante et m'apprendre les « règles » de la vie.

Elle m'expédia au catéchisme et décréta que mon copain Armand avait une mauvaise influence sur moi.

Je n'avais pas le droit de le faire venir à la maison et encore moins d'aller jouer chez lui.

Surtout, elle avait fini par aller rendre visite au vieux en prison, juste avant le procès – « par charité chrétienne » qu'elle disait à ses vieilles peaux de copines –, et elle en était revenue avec un doute qui prit du poids le jour du jugement.

Elle fut la seule dans l'assistance à ne pas être horrifiée par l'accusation portée par le vieux contre moi.

– Il ment, ce petit salopard ! C'est lui qui a mis les cartouches. J'en suis sûr !

Même ses copines furent horrifiées par cet « horrible » soupçon. « Ce pauvre petit ange », qu'elles disaient en me couvant affectueusement du regard.

C'est vrai. J'ai encore des photos de l'époque et je suis un vrai petit ange aux cheveux blonds. L'innocence même.

Moi, j'avais pas envie de m'éterniser avec ma tante.

Mon idée, c'était d'attendre quelque temps puis d'aller voir mon vrai père, le fruitier.

Je voulais vivre avec lui, mais je savais pas si sa femme serait d'accord vu qu'ils avaient déjà un enfant. Une fille d'un an de plus que moi et tout aussi blonde.

J'avais vite compris que ma tante devait être au courant des rumeurs qui couraient sur ma mère et le fruitier car, lorsque nous sortions en ville, elle trouvait toujours un

prétexte pour éviter de passer devant son magasin et aller acheter ses fruits et légumes à l'autre bout de la rue principale.

Mais, moi, quand je revenais ou parlais au collègue, je faisais tout pour passer devant.

Parfois, quand il était dehors et qu'il n'y avait pas de client à servir, il me demandait :

– Alors, ça va avec ta tante ?

Il faisait les questions-réponses.

– T'as de la chance de l'avoir, ta tante, tu sais !

Moi, j'étais intimidé et je rougissais en passant mon chemin.

Au collège, j'avais essayé d'aborder dans la cour sa fille qui était une classe au-dessus de moi. Mais elle m'a toisé avec un tel dédain quand je me suis approché d'elle que j'en ai rougi de honte et d'humiliation.

Ça m'a donné la rage. Je n'acceptais pas d'être rejeté par celle qui était quand même ma demi-sœur.

J'allais sur mes douze ans et je me retrouvais coincé avec ma vieille tante depuis près de trois longues années. J'avais perdu peu à peu l'espoir de vivre avec mon vrai père. J'avais l'impression d'être pris dans un piège et j'étais de plus en plus renfermé sur moi-même.

La seule bonne nouvelle, ça a été la mort du vieux en prison, la veille de mon douzième anniversaire comme si, pour une fois, il avait voulu me faire un cadeau. Je me suis senti délivré d'un poids énorme. Je restais le seul témoin de la mort de maman. Il ne pourrait plus clamer son innocence.

Mais ce fut de courte durée, car l'administration pénitentiaire fit parvenir quelques semaines plus tard la lettre qu'il avait écrite avant de se suicider et qu'il destinait à sa sœur.

Ma tante me l'a brandie sous le nez après en avoir pris connaissance et a commencé à me frapper en me traitant de monstre.

Ça se passait dans la cuisine, et je m'en souviens comme si c'était hier.

J'ai esquivé les coups et je me suis emparé au hasard d'un couteau de cuisine sur le billot et je l'en ai menacée.

– Petit morveux ! qu'elle a crié de rage. Si tu crois me faire peur !

Et elle s'est précipitée sur moi telle une furie.

J'ai juste tendu le bras en avant pour me défendre.

Il y a eu une brève résistance, puis ça s'est enfoncé comme dans du beurre vu son élan et son poids.

J'ai su plus tard que j'avais fait un direct au foie. Que ça pardonne pas.

Elle a porté la main qui tenait la lettre au manche du couteau, avant de s'affaïsser avec un regard d'étonnement, la gueule à demi édentée toute grande ouverte.

J'avais pas fait exprès et je me suis mis à trembler comme une feuille.

Je suis sorti affolé dans la rue.

– Ma tante est morte, je criais, ma tante est morte...

Puis j'ai eu une crise de nerfs.

– J'ai pas fait exprès, que j'ai dit aux gendarmes.

Comme mon père. À la différence qu'ils m'ont cru. Surtout qu'il y a des voisins qui ne pouvaient pas blairer la vieille et qui ont déposé qu'elle me menait la vie dure alors que j'aurais eu besoin de tendresse après le drame familial que j'avais vécu.

Même ses meilleures copines ont témoigné que les accusations que le vieux avait proférées contre moi à son procès avaient viré chez elle à l'obsession. Qu'il n'y avait

pas moyen de la raisonner et que j'avais dû beaucoup souffrir de cet horrible soupçon.

La dernière lettre de mon père reprenait ces accusations avec plus de force et les experts psychiatres en conclurent qu'elle avait porté à son comble le délire paranoïaque qui habitait ma tante.

Bref, affolé, j'avais réagi instinctivement et ce n'était qu'un malheureux accident.

Le principal souci du juge pour enfants, une femme d'une trentaine d'années, fut de savoir comment je guérirais psychologiquement de cette terrible épreuve.

— Mon pauvre petit ange, qu'elle m'a dit les yeux embués.

J'ai beaucoup pleuré. Comme toute la ville à cause des articles émouvants du journal local qui ouvrit une souscription à mon profit et appela à la générosité pour qu'une famille, une vraie, m'accueille en son tendre sein.

J'ai d'abord cru que c'était à cause de ces articles que le fruitier s'était proposé pour me recueillir. Qu'ils avaient fait vibrer en lui la fibre paternelle.

En fait, au cours du temps et en découvrant ma nouvelle famille, j'ai compris que c'était une idée de sa femme.

Leur commerce battait de l'aile à cause des deux supérettes qui s'étaient ouvertes dans la rue principale et elle y avait vu une façon de le remettre à flots.

Effectivement, la noblesse de leur geste émut tant leurs concitoyens qu'un certain nombre d'entre eux se sentirent obligés de devenir ou de redevenir leurs clients, tandis que d'autres défilèrent par simple curiosité.

Je n'étais, tout compte fait – ce qui était le cas –, qu'une opération commerciale. Mais cela m'était égal car j'étais heureux de pouvoir vivre enfin auprès de mon vrai papa même s'il n'alla pas jusqu'à m'adopter et que je dus garder le nom de mon faux père, Borjol. Et je dois reconnaître que sa femme me couvait comme la poule aux œufs d'or.

Tout aurait été pour le mieux pour moi si je n'avais rencontré dès le début l'hostilité de leur fille, pourtant ma demi-sœur. Elle me considéra immédiatement comme un intrus et sut me faire comprendre qu'elle n'appréciait pas ma présence par une multitude de petits détails.

C'est surtout à table qu'elle se montrait vexante à mon égard, critiquant ma façon de me tenir qu'elle jugeait « vulgaire ». « Rustre », dit-elle une fois. Ne cessant de m'asticoter sur mes résultats scolaires. Piètres, certes, mais chacun me trouvait des excuses – « Le pauvre petit ange, avec ce qu'il a vécu ! » –, sauf elle.

Même sa mère la reprenait quand elle allait trop loin et que j'éclatais en sanglots. – Ça, pleurer, c'est un truc que j'ai toujours su faire à volonté. Et c'est vachement utile.

– Tu exagères ! la tançait sa mère. Pense au commerce...

Une fois, elle eut même droit à une claque.

Faut reconnaître qu'elle l'avait bien cherchée. Mais elle m'en voulut encore plus. Surtout que je me rattrapais largement au lycée car j'étais devenu la coqueluche de toutes ses copines. – Je veux parler des filles de sa classe, parce que, question copines, elle n'était pas du genre à s'en faire vu les grands airs qu'elle se donnait.

Il n'y avait que la fille du sous-préfet et celle d'un des notaires de la ville qui trouvaient grâce à ses yeux.

Pourtant, moi, j'aurais bien aimé qu'elle se comporte comme une vraie sœur. Surtout que nous étions tout aussi

blonds l'un que l'autre et que nous nous ressemblions beaucoup.

Parfois, des clientes s'en extasiaient auprès de ma nouvelle « mère ».

« C'est incroyable, on dirait vraiment le frère et la sœur ! » « Ils étaient faits pour être réunis, ces deux-là... » « Le destin vous a comblée, madame Dujoux... » Etc. Sur le même registre.

Moi, je souriais béatement, mais je sentais une certaine gêne chez la femme de mon père. Elle devait être au courant des rumeurs qui avaient couru sur le compte de maman et de son mari. Peut-être savait-elle tout. Mais je n'en suis pas sûr.

En tout cas, pour moi, c'était bien mieux qu'avant. Déjà, il y avait plus d'argent que chez ma mère et chez ma tante. Et puis, je pouvais voir mon copain Armand quand je voulais et le recevoir dans mon nouveau chez-moi.

– Que t'en as de la chance ! qu'il me disait. T'as pas perdu au change... et puis tu as retrouvé ton vrai père.

La seule ombre au tableau restait ma demi-sœur, Annabelle. J'ai bien pensé la supprimer. Parfois, quand je revivais la scène avec ma tante, c'est elle que je voyais à sa place. Avec le couteau dans le bide. Puis je n'ai plus vu qu'elle. Au point que ma première éjaculation je l'ai eue en pensant à elle. Juste au moment où Annabelle se précipitait sur moi et que je sentais une légère résistance avant que le couteau entre comme dans du beurre.

C'était tellement bon qu'après je me suis pris à ne penser qu'à ça à chaque branlette. Avec des variantes.

À poil, en habit de communiant, en pyjama, en petite tenue... De dos, de face, à quatre pattes, allongée sur le lit, sous la douche, sur le siège des wc, coincée contre la porte de la cave.

Parfois, c'était Armand qui tenait le couteau et je ne faisais que regarder. Mais ce n'était pas aussi bon avant l'éjaculation.

Moi, ce que je préférais surtout, c'était en petite tenue sur son lit ou alors toute nue sous la douche.

Sur le lit, je pouvais l'attacher et la bâillonner ou la laisser crier, au choix, avec son corps à ma merci qui se débattait. Sous la douche, je la surprénais en tirant d'un coup le rideau.

Ce que je recherchais, c'était cette expression tantôt d'étonnement, tantôt de terreur, quand je lui plantais le couteau dans le foie.

Ailleurs que le foie, j'avais essayé. Comme la torture ou le découpage. Mais ça ne me faisait pas jouir autant. Même en préliminaire. Sauf quand je l'imaginai ligotée à un poteau d'Indiens.

En général, j'aimais bien m'approcher doucement et avec mille ruses, mais, ensuite, il fallait que ça aille vite.

Quand on donne un coup de couteau, c'est pas du ralenti.

Bref, c'était obsessionnel. Pourtant, je crois que ça en serait resté là si, un an plus tard, à la rentrée scolaire, elle n'avait pas pris l'habitude de traîner dans l'appartement en petite tenue quand ses parents n'y étaient pas, de laisser la porte de sa chambre entrouverte quand elle s'habillait ou se déshabillait, ou d'oublier de fermer celle de la salle de bains quand elle faisait sa toilette.

Elle faisait tout pour se montrer à moi sans aucune pudeur. Je crois même, quand j'y repense, qu'elle recherchait peut-être autre chose, car elle était devenue depuis quelque temps presque affectueuse à mon égard.

Mais je préférais encore ma sœur méchante et pudique que comme elle devenait.

C'est simple, elle me faisait penser de plus en plus à maman.

Le jour où j'ai décidé de la tuer, c'est le jour où elle est entrée sans frapper dans la salle de bains alors que je prenais ma douche et qu'elle a tiré le rideau pour me regarder avec un drôle d'air.

– Ferme ! que je lui ai crié en plaquant mes mains sur ma virilité et rouge de confusion.

Elle, elle a calmement retiré son pyjama tout en continuant de me regarder avec un sourire que je ne lui avais jamais vu. Et elle regardait aussi bien en haut que vers le milieu.

– On pourrait peut-être se doucher ensemble ? qu'elle a dit en s'approchant du bac.

– Non ! que j'ai hurlé en sortant précipitamment de la douche et en l'écartant brusquement.

Je me suis retrouvé tout mouillé et savonneux dans ma chambre où je me suis enfermé les jambes flageolantes et le cœur battant à tout rompre.

Je n'ai rien réfléchi. Tout s'est passé comme dans un film que je regardais au ralenti.

Je suis ressorti tout nu sans m'essuyer et je suis allé dans la cuisine. J'ai trouvé le couteau qui me convenait sans avoir pensé un seul instant que j'étais venu pour ça.

Puis je me suis dirigé vers la salle de bains.

Le rideau de la douche n'était pas tiré sur Annabelle et je la voyais toute nue de dos tournée vers le mur.

Elle avait une façon bizarre de se laver. On aurait dit qu'elle se caressait le corps.

À un moment, elle a dû sentir ma présence car elle s'est retournée lentement dans ma direction. Elle avait les yeux mi-clos à cause du savon et une expression de béatitude comme on en voit aux saints sur les images pieuses ou dans les églises.

– Tu as changé d'avis, qu'elle a fait.

C'était même pas une question.

Mais je n'ai pas pu la tuer comme j'avais prévu car, lorsque je suis monté dans le bac pour me trouver à la bonne hauteur, elle s'est mise à genoux contre mes jambes avec son air de sainte en extase et en ouvrant la bouche.

Ça m'a un peu décontenancé car je ne savais pas ce qu'elle faisait. J'ai d'abord cru qu'elle avait deviné mes intentions et cherchait à se protéger ou qu'elle se mettait à genoux pour me supplier de l'épargner. Puis j'ai rapidement compris que ce n'était qu'une ruse quand elle a plaqué ses mains sur mes fesses et a essayé de me mordre mon zizi qui était devenu tout dur.

Alors, là, la rage m'a pris.

– Elle est folle ! que j'ai hurlé, et je lui ai donné des coups de couteau à l'aveugle dans le dos.

Mais c'est plein d'os un dos et elle s'est mise à brailler tout en me lâchant et en levant vers moi un regard affolé.

La vue du sang, moi, je ne supporte pas tellement et, avec l'eau de la douche qui coulait, ça faisait comme s'il y en avait plein.

– Pitié ! qu'elle m'a imploré en chialant et en se recroquevillant contre un coin de la douche.

Moi, je ne savais plus où frapper.

J'ai même tenté de lui tirer la tête en arrière en la prenant par les cheveux pour au moins dégager la gorge. Mais elle

était tellement rétractée sur elle-même qu'on aurait dit un bloc de béton et je n'y arrivais pas.

Avec un peu plus de temps, j'y serais sûrement parvenu si papa n'avait pas déboulé à cet instant dans la salle de bains et ne m'avait assommé d'un coup de poing magistral.

Papa, plus tard, il a déclaré qu'il était monté du magasin par hasard. Sans se souvenir pourquoi.

Tout le monde y vit un « pressentiment », une « intuition paternelle ».

Mon propre vrai père, quand j'ai repris connaissance, a voulu me tuer, et c'est sa femme qui l'en a empêché.

– Pense à nous et au commerce ! qu'elle l'a supplié.

Mais il a quand même continué de me donner des coups de pied en me traitant de « monstre malfaisant » et de « chien ingrat ». Jusqu'à l'arrivée des pompiers appelés pour ma sœur mais qui durent d'abord le maîtriser.

Les gendarmes, eux, ils sont arrivés juste après.

Ni eux ni personne ne m'a cru quand j'ai dit que je n'avais pas fait ça volontairement. Pourtant, c'était la simple vérité.

– Mais qu'est-ce que tu faisais sous la douche avec un couteau de cuisine ? qu'ils me disaient. Tu te douches souvent avec Mlle Dujoux ? Depuis quand ?...

– Mais vous êtes fous ! que je protestais. Jamais je ne me serais douché avec Annabelle.

– Écoute, petit, ce ne serait pas la première fois qu'il se passe des choses entre deux adolescents sous le même toit, hein !

Ce qu'ils insinuaient était franchement horrible.

J'ai craqué et j'ai avoué que je voulais juste faire semblant de frapper ma demi-sœur avec mon couteau, histoire de lui faire peur.

– Qu'est-ce que c'est que cette histoire de demi-sœur ?  
qu'a demandé leur chef, en fronçant les sourcils.

J'ai expliqué en pleurant que j'étais le fils du fruitier.

– Mais qu'est-ce que tu nous racontes là ?

– La vérité, monsieur, que j'ai sangloté.

Ils se sont entrecardés avec des airs pleins de sous-entendus.

– Soyons prudents, a conclu leur chef.

C'est à ce moment que le gendarme qui était parti interroger Annabelle aux urgences est revenu.

Elle était encore choquée mais ne présentait que des blessures légères. Elle avait pu lui dire qu'elle prenait tranquillement sa douche et que je l'avais agressée par derrière. Sans raison.

Alors, eux – « Vu tes incohérences », qu'ils m'ont dit –, ils ont pensé que j'avais voulu la violer sous la menace de mon couteau. Que c'est pour ça que j'avais rejoint Mlle Dujoux sous la douche dans le plus simple appareil.

L'expert psychiatre jugea, lui, que la conclusion des gendarmes était « un peu courte, disons hâtive ».

C'était l'apparence mais pas la réalité, qui, elle, est toujours bien plus complexe.

J'avais vécu coup sur coup deux grandes épreuves qui avaient ébranlé mon psychisme, et, par contrecoup, ma sexualité d'adolescent de quatorze ans s'en était trouvée perturbée. Et, dans le même temps que j'avais surinvesti mon besoin profond de tendresse sur mes nouveaux « parents », j'avais conçu une immense jalousie à l'encontre de leur fille qui était en quelque sorte de trop puisqu'elle m'empêchait d'avoir mes « parents » pour moi seul. Et donc j'avais désiré son élimination. Mais, devant la brutalité de cette évidence, mon inconscient avait « mis en scène » cette

pulsion meurtrière. Sous forme de tentative de viol, d'accord, mais ce n'était pas là l'essentiel.

Bref, il s'agissait d'une « petite paranoïa » qui avait momentanément basculé dans la « grande ». Toutefois il y avait de l'espoir car la cause originelle avait été parfaitement identifiée : le meurtre de ma mère par mon propre père, auquel j'avais assisté comme témoin impuissant, auquel avait succédé la mort violente de ma tante, dont j'avais été l'acteur involontaire. Sans parler de la souffrance que j'avais dû éprouver à me voir renier par ce père indigne qui avait osé m'accuser publiquement, moi l'innocent – le comble –, du meurtre qu'il avait perpétré sur ma mère.

D'ailleurs, c'est pour ça que je m'étais « inventé » un nouveau père.

Pourquoi M. Dujoux, précisément ?

Mais parce qu'il y avait une telle ressemblance de traits entre nous et qu'il m'avait accueilli avec tant de générosité et d'affection que je ne pouvais qu'*être* son fils.

Le juge, lui, se trouva pris entre le feu des deux versions – la gendarmesque et la psychiatrique.

Il fut donc soulagé lorsque M. et Mme Dujoux retirèrent la plainte qu'ils avaient déposée contre moi quarante-huit heures plus tôt.

– Nous avons agi sous le coup de l'émotion, dirent-ils, mais, en fait, il ne s'agit que d'un malheureux incident.

Entre-temps, mon père avait rencontré « par hasard » le lieutenant de gendarmerie qui lui avait remarqué que c'était quand même curieux que je sois si convaincu d'être son fils. Et ma mère avait réalisé que, si cette histoire de tentative de viol se trouvait déballée dans la presse locale, son commerce risquait d'y perdre gros. Surtout qu'elle n'était pas pleinement convaincue par les explications de sa fille depuis

qu'elle avait appris par une aide-soignante de l'hôpital, vague cousine par alliance, qu'Annabelle n'était plus vierge.

Bref, il s'agissait d'établir au plus vite un pare-feu contre le qu'en-dira-t-on local.

Quant à moi, je restai trois mois en observation dans un hôpital psychiatrique avant de réintégrer mon foyer.

Le jour de ma sortie, mon père était venu me chercher à Rouen seul.

– Il faut qu'on se parle d'homme à homme, me dit-il sur la route du retour.

En fait, il voulait savoir à qui j'avais pu raconter qu'il était mon père.

– Qu'aux gendarmes.

– T'es sûr ? Personne d'autre ?

– Oui.

Il a semblé soulagé. Mais il a dit qu'il fallait que ça reste un secret entre nous.

– Tu comprends, il y a des choses qui doivent rester entre hommes.

Il m'a quand même fait jurer de ne jamais en parler à quiconque, et encore moins à sa femme – ça, je pouvais comprendre – et à sa fille.

Puis il a dit que, puisqu'on formait tous les quatre une famille, il fallait que je comprenne qu'il y a des choses qu'un frère et une sœur ne doivent pas faire entre eux puisqu'ils n'ont pas le droit de se marier.

J'ai pas trop bien compris ce qu'il voulait dire.

Il l'a d'ailleurs senti car il a ajouté, gêné :

– Il ne faut plus que toi et Annabelle vous fassiez des choses avec vos zizis. Tu comprends ?

J'ai rougi de confusion.

– Mais..., j'ai balbutié.

– Je comprends, qu'il m'a coupé. Moi, à ton âge, ça m'est arrivé avec ma cousine germaine. Mais c'était une cousine, pas une sœur...

– Mais...

– On sait, c'est tout, qu'il a continué. Je ne te reproche rien, mais ne recommencez pas. Sinon, nous serions obligés de te mettre en pension.

– Oui, que j'ai dit terrorisé par la menace de la pension en cherchant à comprendre ce qu'il avait voulu me dire.

Il a hoché la tête, l'air satisfait.

– C'est bien, qu'il a dit. L'affaire est close. Annabelle, elle aussi, nous a promis de ne pas recommencer et de te considérer dorénavant comme un frère.

En apprenant qu'Annabelle leur avait appris ce qu'elle m'avait fait, j'ai rougi et baissé la tête de confusion. Mais j'étais bien content qu'elle leur ait promis de ne plus essayer de me mordre le zizi.

– D'ailleurs, qu'il a ajouté, à présent il serait préférable que tu nous appelles papa et maman. Qu'est-ce que tu en penses ?

Une bouffée de bonheur inouï m'a submergé. À en perdre le souffle.

– Je pourrais vraiment t'appeler papa ? que j'ai balbutié incrédule.

– Bien sûr, puisque je te le dis.

J'ai cru m'évanouir. Mon souhait le plus cher était exaucé et tous mes efforts avaient enfin atteint leur but.

Mon papa à moi me reconnaissait !

### 3

L'accueil de ma mère fut pourtant frais.

Quand je lui ai sauté au cou en criant : « Maman ! », elle a rejeté son buste en arrière comme pour échapper à mon baiser.

Elle semblait même contrariée. Mais c'est peut-être parce qu'il y avait des clients dans le magasin.

Ma « sœur » n'était pas là quand je suis monté à l'appartement. Elle était chez une amie.

En un sens, c'était mieux, car je sentais encore une grande gêne à l'idée qu'elle avait raconté à ses parents ce qu'elle m'avait fait.

D'ailleurs, quand elle est rentrée, peu avant le dîner, j'ai tout de suite senti qu'elle était crispée à mon égard.

Ce fut un drôle de repas. Seul papa était gai et parlait de vie nouvelle.

Maman ne s'est dégelée que quand il a dit que mon retour ne pouvait que faire du bien au commerce. Et que, peut-être, vu que je n'avais pas la bosse des études, j'aurais,

peut-être, celle des affaires et que je reprendrais plus tard le magasin. Comme ça, il resterait dans la famille. Car, Annabelle, les fruits et légumes, ce n'était pas son truc. Elle nourrissait de plus hautes aspirations. Elle voulait être fonctionnaire des impôts.

Quelques mois auparavant, sa mère lui avait demandé, d'un ton excédé :

– Mais pourquoi t'entêtes-tu avec cette idée-là !

– Parce que je connais toutes les combines du commerce.

Depuis, quand elle évoquait sa vocation, surtout lorsque ses parents recevaient un autre couple de commerçants, ça jetait un froid terrible.

Pour moi, en revanche, être fruitier était le plus beau métier du monde. C'était celui de mon papa.

Mais je devais aller à l'école jusqu'à mes seize ans et, avec cette histoire et mes trois mois d'HP, on me fit redoubler ma troisième.

J'étais vexé parce que je voyais passer ma sœur en première. Et, quand, elle passa en terminale, moi je me suis retrouvé à servir au magasin.

Maman, un peu réticente au départ, devint enthousiaste quand papa lui dit :

– Mais rends-toi compte, on va pouvoir licencier la vendeuse et économiser un salaire...

Entre-temps, mes relations avec ma sœur étaient passées par des hauts et des bas.

Elle ne me pardonnait pas ses cicatrices dans le dos, bien sûr. Mais ça restait malgré tout une récrimination muette car, dès que nos regards se croisaient, il y avait comme une lueur de panique dans ses yeux. Et si, par hasard, nous nous trouvions tous les deux seuls dans une pièce, elle était comme tétanisée.

Ce qui se produisit rarement les premiers mois car les parents faisaient tout pour éviter de nous laisser seuls ensemble dans l'appartement et nos emplois du temps étaient réglés comme du papier à musique.

Moi, de mon côté, j'ai tout fait pour éviter de penser à elle quand je me masturbais. Mais elle revenait dans mes rêves nocturnes.

Du coup, je n'ai pas pu m'empêcher d'en parler à mon copain Armand. Et, malgré ma grande honte, je lui ai raconté qu'elle avait essayé de mordre mon zizi sous la douche.

Armand, il est beaucoup plus au courant de ces choses-là ou, du moins, c'est ce qu'il aime me faire croire. Alors, je n'ai pas compris qu'il se soit mis à pouffer de rire à s'en étrangler.

– Mais il n'y a rien de drôle ! que je lui ai dit.

Il s'est mis à rire aux éclats.

– Que t'es con, qu'il répétait, que t'es con...

J'étais fou de rage. Je l'ai traité de tous les noms et j'avais envie de le frapper. Mais, même en colère, je ne pouvais pas battre Armand. Il est bien trop costaud avec sa muscu.

Il a quand même fini par se calmer.

– Mais elle voulait te sucer, espèce de con, qu'il a dit avec un large sourire.

Je ne comprenais pas ce qu'il voulait dire car c'est pas du genre à Annabelle à faire des trucs dégueulasses.

– Te sucer ! qu'il a dit devant mon air ahuri en se foutant le pouce dans la bouche et en faisant des mouvements de va-et-vient.

Moi, ça ne me plaisait pas du tout qu'il fasse allusion à ce que ma sœur pouvait faire des trucs de pédé. Je l'ai regardé méchamment.

– Reviens sur terre, qu'il m'a dit. Annabelle, c'est une super-suceuse, t'as qu'à demander aux mecs de sa classe...

Je n'en revenais pas.

– Fais pas cette tête-là. Il y a belle lurette qu'elle n'est plus vierge, ta frangine. Avec ses copines Marie-Christelle (c'était la fille du sous-préfet) et Juliette (c'était celle du notaire), elles se font taper toutes les trois par les jumeaux depuis leur troisième.

Les « jumeaux », ici, tout le monde connaît. Ce sont les fils du député-maire.

– Mais ils ont deux ans de plus qu'elles ! que j'ai dit, perplexe.

– T'en tiens une couche, c'est pas possible ! qu'a fait Armand en me regardant avec compassion.

Depuis ce jour-là, je me suis mis à regarder Annabelle différemment.

D'abord avec répulsion. Car c'était dégueulasse. Puis pour ce qu'elle était. Une salope.

Alors, là, je me suis lâché. Je me suis masturbé comme un gorille en pensant à ces trois putes se faisant sauter par ces deux fils à papa snobinards.

À cinq, ça permettait vachement de variantes. Et, à chaque fois, je débarquais parmi eux et je tapais du couteau à droite et à gauche.

C'en était épuisant d'extase.

Ma sœur, elle a dû se rendre compte que je ne la regardais plus de la même façon. Et elle n'avait pas tort. Je

voulais lui faire de la transmission de pensée. Lui faire comprendre que j'étais au courant.

Au bout de quelque temps, ça a fini par la déstabiliser.

– Pourquoi que tu me regardes comme ça ? qu'elle a fini par me demander, une pointe d'inquiétude dans la voix.

J'ai mis mon pouce dans la bouche et je l'ai sucé comme j'avais vu faire Armand.

Elle a piqué un fard pas possible et baissé la tête.

– Je sais tout, que je lui ai dit.

J'ai été surpris de sa réaction.

– Tout ? qu'elle m'a demandé en relevant la tête.

– Ben oui.

– Je t'en supplie, ne dis rien aux parents, qu'elle m'a imploré.

– C'est à voir, que j'ai répondu pour garder mon avantage.

Ça me faisait tout chose de la tenir à ma merci. Je sentais un frisson me parcourir l'échine. Et pas n'importe lequel.

– Écoute, qu'elle m'a dit précipitamment, je ferai tout ce que tu voudras, mais ne dis rien aux parents.

Elle a dit ça en posant sa main sur mon bras gauche.

Rien que son contact, ça m'a fait bander comme un pendu.

– C'est à voir, que j'ai répété feignant l'indifférence et tournant les talons pour aller m'enfermer dans ma chambre et me soulager.

Mais j'ai éjaculé dans mon slip avant même d'avoir refermé la porte.

Et que c'était fort, nom de Dieu ! J'en suis tombé d'extase à genoux et je suis resté comme ça je ne sais combien de temps

Quand je me suis relevé, je ne savais plus quoi penser. C'était la totale confusion dans ma tête.

Est-ce que je dirais ce que je savais aux parents ?

Ça me semblait loyal et je leur devais bien ça pour tout ce qu'ils avaient fait pour moi. En plus, s'ils apprenaient que c'était une super-suceuse et une salope, sûrement qu'ils la mettraient immédiatement en pension. Et dans une pension de curés, les pires ! Et je resterais seul avec mes parents, avec toute l'affection de papa pour moi.

Ça avait ses avantages, bien sûr.

Mais, est-ce que je pourrais me masturber aussi bien sans la présence au quotidien de ma sœur ?

D'accord, je ne dis rien. Mais je trahis la confiance de papa.

Bon, je leur dis tout. Mais aussi bien papa que maman, surtout elle, sont capables de me reprocher de ne pas avoir surveillé ma sœur et de me mettre aussi en pension.

Oui, mais s'ils me mettent en pension, ils seront obligés de garder leur vendeuse à la rentrée. Alors, c'était pas évident. J'échappais à la pension. D'ailleurs, ils ne m'avaient jamais demandé de « surveiller » ma sœur.

J'ai passé des heures à peser le pour et le contre. À passer en revue tous les scénarios possibles.

En fin de compte, ce qui m'a fait renoncer à mes révélations, c'était que les parents risquaient de mettre en doute ma parole. Et je ne pouvais pas leur dire qu'Armand était prêt à témoigner, car j'étais sûr et certain qu'il se défilerait.

Et puis, ce que j'avais à leur dire était tellement horrible qu'ils ne voudraient pas l'admettre. Même si j'arrivais à convaincre Armand de leur parler.

Mon choix était fait, mais je n'ai pas pu résister au plaisir de laisser mariner ma sœur quelques jours dans l'incertitude la plus complète de ma décision.

« Je ferai tout ce que tu voudras », qu'elle avait dit. Et je n'avais aucune envie qu'elle revienne sur cette promesse. Bien au contraire, je voulais qu'elle soit définitive et absolue.

Alors, à table, devant les parents, je lui demandais, mine de rien, des nouvelles de ses deux copines, Marie-Christelle et Juliette. Quand est-ce qu'elle les avait vues la dernière fois. Et, tiens, à propos, les « jumeaux », je disais que je les avais croisés.

Sur des charbons ardents, qu'elle était, Annabelle.

Pâle, les traits tirés, sans goût à sortir, me rôdant autour craintivement dès que nous étions tous les deux seuls dans l'appartement. N'osant même pas me parler et me faisant des mines éplorées.

Moi, je la rembarrais.

– Laisse-moi, il faut que je réfléchisse.

Le quatrième jour, quasiment défaillante, elle m'a dit :

– Je t'en supplie. Parle-moi...

J'ai fait celui qui n'avait pas entendu.

– Je ferai tout ce que tu voudras... absolument tout, si tu veux, mais jure-moi que tu ne vas rien dire aux parents.

Je l'ai regardée longuement sans broncher.

– Dis-moi ce que tu attends de moi, qu'elle a ajouté d'une voix quasi inaudible en baissant les yeux.

Là, j'ai senti qu'il fallait la ferrer fermement.

– Tu es vraiment prête à être mon esclave ? que je lui ai demandé.

Tout à coup, elle a semblé reprendre espoir.

– Si c’est ce que tu veux, oui, qu’elle a répondu sans hésitation.

– Tu feras tout ce que je voudrai ?

– Oui, je te le jure.

Au même moment, elle s’est rapprochée de moi, mais j’ai fait un pas en arrière. Ce qui l’a surpris.

– Je te dirai ce que je veux quand j’en aurai envie, que je lui ai dit.

J’avais mon idée. Une idée géniale qui me permettait de concilier mon plaisir et la promesse faite à papa le jour où j’étais sorti de l’HP. Mais il fallait que j’attende le mercredi suivant pour l’expérimenter.

## 4

J'étais sûr qu'Armand me filerait un coup de main. Ça ne pouvait que lui plaire. Mais je préférais faire ça chez lui vu que ses vieux travaillaient à l'usine de parfums locale et qu'ils ne risquaient pas de se pointer inopinément.

Annabelle s'est montrée réticente pour nous y rejoindre, mais elle était bien obligée de s'exécuter.

Quand je lui ai dit de se mettre à poil en notre présence, elle a eu une petite hésitation, puis elle a fini par se déloquer entièrement.

Armand, il en bavait d'avance, mais, curieusement, alors qu'il était d'accord, c'est lui qui a fait sa mijaurée pour se déshabiller à son tour. Comme si ça le gênait de le faire devant une fille à poil – le comble !

Même ma sœur n'a pu s'empêcher de pouffer.

– Tu te mignes ! que j'ai dû dire à Armand.

Moi aussi je me suis déshabillé.

– Suce-le ! que j'ai ordonné à ma sœur.

Elle m'a regardé avec un drôle d'air et elle s'est mise à genoux devant Armand qui tenait ses deux mains plaquées sur son sexe.

À ma surprise, elle ne l'a pas mordu.

Au bout d'un moment, Armand a fermé les yeux et rejeté la tête en arrière, puis il a frissonné par saccades.

Je trouvais ça dégueulasse, mais, en même temps ça me laissait tout chose.

Je me suis mis à bander et ma sœur a voulu me sucer.

Je l'ai repoussée.

– Non, pas moi, que je lui ai dit. Continuez ensemble.

Je crois qu'elle avait dû comprendre ce que j'attendais d'elle et Armand ne demandait plus que ça.

J'ai pris mon pied en les regardant faire et en me branlant.

Deux fois qu'ils ont fait ça. Moi aussi, d'ailleurs. Et je savais enfin comment on faisait ça. Mais je n'en avais pas envie. Ma façon à moi me donnait bien plus de plaisir.

Après la deuxième fois, ils sont restés vautrés sur le lit. Armand allongé en chien de fusil et ma sœur sur le dos, les cuisses écartées comme si elle en avait encore envie.

Moi, je suis sorti de la chambre machinalement pour aller chercher un couteau à la cuisine. J'en ai pris un petit pour ne pas faire peur à Annabelle.

Quand je me suis approché du lit du côté d'Annabelle avec le couteau à la main, elle n'a pas eu peur. Elle n'a même pas sourcillé. Peut-être parce qu'il y avait Armand. Pourtant, il nous tournait le dos.

J'ai promené longtemps le couteau sur le corps d'Annabelle. Partout. De la gorge jusqu'à son nombril, puis autour de ses seins. Elle s'est mise à frissonner quand je suis

descendu sous le nombril. Moi je me suis mis à bander. Elle avait les yeux mi-clos.

Alors je suis passé à ses cuisses laiteuses et j'ai remonté à ses poils. Elle a frissonné encore plus avec des petits soupirs.

J'ai joué autour. Ça me donnait un plaisir pas possible.

Puis, sans qu'elle ait rouvert les yeux, sa main droite a remonté ma cuisse doucement et s'est mise à caresser mon sexe avant de l'enserrer de ses doigts.

J'ai pas eu peur. Je me suis laissé branler.

Quand j'ai éjaculé comme encore jamais, mon sperme il est tombé juste sous son nombril.

Elle s'est arc-boutée d'un seul coup en poussant un petit cri. Puis elle a ouvert les yeux et elle avait le visage tout illuminé de plaisir.

Elle m'a souri.

Je crois qu'elle avait compris ce que j'attendais d'elle et ce qui me faisait plaisir.

Et je crois que ça lui plaisait aussi bougrement à ma salope de sœur.

Par la suite, on a refait ça plusieurs fois chez Armand. Avec le même scénario car je ne voulais rien y changer.

Armand, il comprenait. Il ne m'a jamais fait de remarques. Pour lui, c'était normal et même très bien que je ne veuille pas aller jusqu'au bout avec ma sœur.

En fait, je crois qu'il était tombé raide amoureux d'Annabelle, et ça, ça me contrariait un peu car ce n'était pas dans notre contrat de départ.

Alors, j'ai décidé d'espacer nos visites chez Armand.

Je préférerais faire ça tout seul à la maison avec ma sœur.

J'imaginai qu'Armand était là et faisait ce qu'il avait à faire en même temps que je caressais de mon couteau le

corps de ma sœur. Et elle devinait à chaque fois quand elle devait se mettre à me branler.

Quand on pouvait pas le faire à la maison pour une raison ou une autre, on filait dans les bois avec nos vélos.

J'avais trouvé un coin idéal pour le faire. Et c'est pour ça que je me suis acheté un cran d'arrêt. C'était bien plus pratique que de se trimballer avec un couteau de cuisine.

Mais, à la rentrée suivante, j'ai regretté de ne pas avoir étudié plus, car je me suis retrouvé coincé au magasin et mes moments de liberté collaient moins avec ceux de ma sœur qui, elle, passait en terminale. Et, quand il y avait une heure creuse et que j'aurais pu monter à l'appartement, c'était papa qui en profitait pour aller se reposer, qu'il disait. Maman, elle, elle ne quittait jamais sa caisse, même pour aller pisser.

Je soupçonnais Annabelle d'aller rendre visite en douce à Armand. Ça me rendait jaloux mais ça m'excitait encore plus. Alors je laissais faire. Je me rattrapais le lundi, le jour de fermeture du magasin, et parfois tôt le matin quand les parents partaient aux halles avec leur camionnette pour s'approvisionner.

C'est peu avant Pâques que tout un pan de mon univers s'est écroulé.

Il y avait une heure creuse et papa venait de monter se reposer comme à son habitude. Maman, collée à sa caisse, m'a demandé d'aller lui chercher un cachet d'aspirine.

Je suis monté et, en me dirigeant vers la salle de bains où se trouvait l'armoire à pharmacie, je suis passé devant la porte entrouverte de la chambre de ma sœur.

J'ai jeté un coup d'œil machinalement pour voir si elle était là.

Mon sang s'est figé, j'en étais tout glacé.

Ma sœur suçait papa, mon papa à moi !

Il était debout de côté, la tête penchée en avant et les yeux fermés avec une drôle de grimace. Ma sœur assise sur le lit et suçant consciencieusement son sexe sorti du pantalon avec les couilles qui pendaient.

Elle a dû sentir ma présence car ses yeux ont pivoté vers moi, elle tout en continuant de sucer consciencieusement.

Moi, j'ai failli gerber, mais ça n'a pas semblé la gêner.

Ça m'a paru une éternité, puis je me suis ressaisi et je suis parti comme un voleur sur la pointe des pieds chercher le cachet d'aspirine de maman.

Quand je suis repassé, c'était pas encore fini et ma sœur avait toujours les yeux tournés vers la porte, comme guettant mon passage.

Je suis redescendu tout tremblant au magasin. Ce n'est qu'après que j'ai senti la rage monter en moi. Mon papa m'avait trahi ! Annabelle était à moi, pas à lui !

Maman, elle a bien vu que ça n'allait pas quand je me suis mis à tourner en rond.

– Qu'est-ce qu'il y a ? qu'elle m'a demandé au bout d'un moment.

J'ai marmonné. J'avais pas envie de parler.

– Bah ! qu'elle a fait, c'est pas bien grave.

Et elle a haussé les épaules. Mais elle avait le regard triste.

Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai senti qu'elle savait pour Annabelle et papa.

Alors je me suis mis à la haïr. J'avais l'impression d'avoir été trompé par tout le monde et de ne plus avoir de famille.

Et que dire d'Annabelle qui avait accepté d'être mon esclave ! Quelle traîtresse, cette salope !

Elle ne perdait rien pour attendre, mais il fallait que je patiente jusqu'au lendemain matin, jour de halles pour les deux vieux.

Je suis rentrée dans sa chambre dès qu'ils ont été partis. Avec mon cran d'arrêt. Mais pas pour une branlette, cette fois. Non ! Pour la faire parler, cette putain de sœur.

Elle devait se douter que je viendrais car elle était réveillée et était allongée toute nue sur son lit, les draps et la couverture rejetés, les cuisses entrouvertes, toute langoureuse comme les autres fois.

Elle se méprenait sur mes intentions. Mais elle a tout compris quand elle a vu mon regard.

Elle s'est assise dans le lit vite fait en s'entortillant maladroitement dans le drap.

Elle était tout apeurée.

– Explique ! que je lui ai jeté méchamment.

Elle s'est mise à pleurnicher, la conne.

– Ne me fais pas mal..., qu'elle a supplié.

– Explique ! que je lui ai répété en m'asseyant sur le lit et ouvrant mon cran d'arrêt.

Le claquement du mécanisme a fait un bruit lugubre dans la chambre.

Alors elle a senti qu'il fallait vite parler. Et elle m'a tout dit en reniflant ses larmes.

Elle avait sept ans quand papa a commencé à se faire toucher, et vice versa. Huit quand il a commencé à se faire sucer.

– Mais il me le faisait aussi.

J'ai pas bien compris ce qu'elle voulait dire.

On peut branler et sucer une queue, mais je ne vois pas du tout ce qu'il y a à branler et à sucer sur une fille à part les nichons.

Une fille ça peut se caresser, ça oui. Ma sœur le faisait d'ailleurs toujours quand je lui passais le couteau. Mais branler ou sucer ? Énigme.

– Bon, passe, que je lui ai dit pour qu'elle poursuive.

À douze, il l'avait dépucelée.

Elle a dû m'expliquer ce que c'était.

– Et vous avez pas eu d'enfant ? que j'ai fait.

Elle a haussé les épaules.

– Tu m'as bien vue faire avec Armand et on n'a pas eu d'enfant, qu'elle m'a dit comme si c'était évident.

Mais je savais que c'était pas pareil. Les jeunes, ils peuvent pas faire d'enfant. Il faut être vieux pour ça.

D'ailleurs, quand elle m'a dit qu'à treize ans il avait arrêté de lui faire ça, c'était bien la preuve que ça pouvait arriver.

Mais j'ai été surpris et écœuré quand elle m'a dit qu'il avait alors commencé à lui faire ça par le trou du cul.

– Mais, Armand, il ne te l'a jamais fait comme ça ! que j'ai dit.

Elle a haussé les épaules comme si je ne comprenais rien à rien.

Ça m'a laissé perplexe un moment. Mais peut-être bien qu'Armand lui faisait comme ça quand ils se voyaient derrière mon dos. Sûr que c'était ça.

– Mais ça fait mal, qu'elle a ajouté.

Ça, je voulais bien la croire. Vu la longueur de la bite à papa, ça devait drôlement faire mal.

Bref, depuis, il se faisait sucer et vice versa ou se frottait entre ses cuisses.

Moi, j'étais abasourdi.

– Tu l'aimes ? que j'ai fini par lui demander.

Elle a encore haussé les épaules.

– C'est mon père, qu'elle a dit.

C'était pas vraiment une réponse. Alors je lui ai posé la question qui me torturait.

– À lui aussi, tu es son esclave ?

Elle avait intérêt à bien répondre. Son sort en dépendait.

Elle a de nouveau hausser les épaules. Ce qui commençait de m'agacer car ça me donnait à chaque fois l'impression qu'elle me prenait pour un idiot.

– Ça n'a rien à voir, qu'elle m'a dit.

– Comment ça ? que je me suis énervé.

– Ben oui, on ne peut être que l'esclave d'une seule personne.

J'ai essayé de réfléchir. Ça semblait logique et ça me rassurait un peu.

Mais il y avait encore un autre truc qui me torturait.

– Est-ce que ça te fait avec lui pareil qu'avec moi ou les autres ?

Je pensais à Armand et aux « jumeaux » que j'avais oubliés depuis un certain temps et qu'elle devait toujours voir parfois avec ses copines, mais seulement pendant les vacances car ils faisaient leurs études à l'université de Caen.

– Ben non, c'est pas pareil, qu'elle a répondu.

Sa réponse me rassurait mais je ne comprenais pas comment une même chose pouvait ne pas faire pareil.

– C'est pas pareil comment ? que je lui ai demandé pour en avoir le cœur net.

– Ben oui, c'est pas pareil, lui c'est mon père, qu'elle a répondu avec sa façon énervante de hausser les épaules.

Il y avait sûrement une raison pour qu'avec un père ça ne fasse pas pareil puisqu'elle le disait.

Oui, mais alors, pourquoi, avec moi qui étais son frère, un peu la même chose qu'un père si on y réfléchit bien, c'était différent ?

Mais je n'ai pas osé lui demander. J'ai eu peur qu'elle ne hausse encore les épaules. Et c'était peut-être différent parce que je n'étais pas vraiment son frère mais son demi.

Oui, ça devait être ça.

– Et maman, elle sait ce que papa te fait ?

J'aurais pas dû poser cette question.

Elle a haussé les épaules.

Moi, je me retrouvais un peu perdu dans tout ça. J'avais comme plein de trucs, des sortes d'images, qui me trottaient dans la tête.

Je dois reconnaître que j'étais vraiment paumé.

Puis, tout à coup, j'ai su ce qu'il me restait à faire. Mais, avant, j'ai fait jurer à ma sœur qu'elle serait toujours mon esclave.

– Mais, attention, que je lui ai dit, tu me le jures à la vie à la mort !

– Je te le jure, qu'elle m'a répondu sans hésiter et en me prenant la main qui tenait le couteau.

Je l'ai laissée diriger ma main tenant le cran d'arrêt ouvert sur son cœur, puis elle a enserré la lame avec son autre main en appuyant légèrement.

– Je te le jure à la vie à la mort, qu'elle a répété.

Et elle avait l'air sincère puisqu'elle en pleurait presque en me disant cela.

Ça m'a calmé, mais je savais que ma décision était prise.

Elle m'a alors proposé de faire comme les autres fois.

Mais j'en avais pas envie. Je n'avais vraiment pas la tête à ça ce matin-là.

Elle a semblé déçue.

– C'est quand je veux, que j'ai dit pour bien montrer que c'était moi qui menais les choses.

Annabelle, elle est peut-être super-salope, mais elle est intelligente – c'est d'ailleurs pour ça qu'elle fait des études et veut être fonctionnaire des impôts. Elle s'est tenue à carreau.

## 5

Dans mon plan, il fallait que papa ne se doute de rien. Donc que ma sœur continue comme avant.

De toute façon, à la limite, si ma sœur devait sucer une queue, autant que ça soit celle de papa plutôt que d'Armand qui, lui, était toujours aussi amoureux d'elle, ce qui me contrariait de plus en plus.

Avec papa, ce n'était pas pareil. Annabelle avait raison sur ce point. Et puis, elle semblait prendre encore plus de plaisir avec moi depuis ma découverte du secret de papa.

Ça a donc duré jusqu'aux grandes vacances. Plus précisément, la seconde quinzaine d'août où les parents prennent traditionnellement leurs vacances d'été, car, dans notre sous-préfecture rurale, c'est une période creuse.

Tout aussi traditionnellement, nous sommes partis tous les quatre en camping-car pour la Bretagne.

Comme ma sœur venait d'avoir ses dix-huit ans au début du mois, elle avait le droit de sortir tous les soirs et de

rentrer quand elle voulait. Et ça rassurait les vieux que de me savoir avec elle.

On n'avait pas beaucoup d'argent de poche pour passer les nuits en boîte, mais j'ai vite trouvé une solution à ce problème, solution qui ne pouvait que convenir à ma sœur.

Au bout de trois soirées, j'avais repéré les jeunes les plus friqués de la boîte et les plus vieux qui tentaient leurs chances avec des filles qui auraient pu être leurs mômes.

Je savais que pour les jeunes, à qui elle prenait cent balles, il n'y avait pas de problème. Pour les vieux non plus, d'ailleurs, qu'elle taxait du double. « C'est comme avec papa », que je lui avais dit. Incorrigible, elle préférerait quand même les jeunes bien que les vieux soient les plus rentables. Mais Annabelle n'a pas hérité du sens du commerce de sa mère. Elle est même trop désintéressée et je l'ai toujours soupçonnée d'y voir plus son plaisir que la rentabilité comptable.

Bref, elle se faisait plaisir et moi je me branlais tandis qu'elle suçait dans le bosquet derrière la boîte.

Avec cinq à sept par soirée, on s'y retrouvait.

L'avant-dernier soir de notre séjour, j'ai même réussi à la négociier pour deux mille francs à trois la nuit chez un vieux qui était devenu un de ses clients réguliers.

Mais elle ne l'a jamais su. C'était ma petite gratte personnelle. Comme elle ne s'est jamais doutée que j'avais négocié l'affaire depuis trois jours pour cette nuit-là précisément afin de ne pas l'avoir dans les pattes.

La nuit où j'ai foutu le feu au camping-car des vieux.

Faut dire que le camping était déjà à moitié vide des vacanciers d'août et que les parents aimaient bien les petits coins à l'écart. Mais ça a quand même foutu le feu au mobil home d'à côté quand la bouteille de gaz a explosé.

D'ailleurs, il y a eu une telle confusion dans les témoignages que tout a été mis sur le compte de cette bouteille. Et personne n'avait entendu les cris étouffés des parents tentant de sortir de leur ratière enflammée que j'avais pris soin de verrouiller avec le double des clés.

Quand ça a été bien enflammé, juste avant que ça pète, c'est même moi qui ai donné l'alerte au feu.

J'ai expliqué que ma sœur était sortie de son côté et que moi je revenais de la boîte quand j'avais aperçu au loin des flammes. Sans savoir encore qu'il s'agissait du camping-car de mes pauvres parents adoptifs.

Enfin, j'ai expliqué quand j'ai pu, c'est-à-dire après que ma crise de nerfs fut passée. Mais j'étais dans un tel état que les gendarmes furent vachement compatissants.

Ma sœur, elle, elle a été réellement et profondément choquée. Au point que j'ai cru plus prudent de ne jamais lui révéler la vérité. Même si j'aurais bien aimé qu'elle sache que c'était moi qui l'avais débarrassée de parents si dégueus. Mais ma satisfaction intime me suffisait. Comme disait le curé du catéchisme : « Il faut toujours être en règle avec sa conscience. » Maman, elle, elle disait la même chose à sa façon : « Un sou est un sou. »

À propos de sous, les parents avaient souscrit une assurance décès en cas de mort accidentelle. Ça ne faisait pas des mille et des cents, mais ça faisait quand même deux fois huit cents mille francs. Mais c'était au nom de ma sœur et tout était pour elle.

Alors là, j'ai vraiment pas regretter de les avoir fait cramer. Quand je pense que mon papa ne s'est jamais soucié de mon avenir.

Et j'héritais que dalle du magasin et de leurs économies. Tout pour ma sœur, rien pour moi !

Il paraît que c'était normal car ils ne m'avaient jamais adopté et que je n'étais rien dans ma famille. Juste « placé ». Presque une charité...

Mais c'est pas tout ! Il y avait des conséquences auxquelles je n'avais jamais songé en foutant le feu aux vieux.

Comme j'étais mineur, la Dasse s'en est tout de suite mêlée et elle n'entendait pas me confier à ma sœur, jugée trop jeune et immature. Juste temporairement qu'ils avaient décidé que je resterais avec elle. Le temps de me trouver si possible une famille d'accueil.

J'allais être chassé de chez moi !

Mais la vieille assistante sociale qui m'avait suivi depuis toujours a fait tout un ramdam et le journal local s'en est fait l'écho. Disant tout fort à tout le monde ce que je pensais tout seul dans mon coin.

Que c'était une honte. Inhumain ! Qu'orphelin pour la troisième fois, on allait m'ôter à la tendresse de ma quasi-sœur, mettre mon psychisme en danger et hypothéquer mon avenir. Etc.

La moitié de la ville s'est mobilisée en ma faveur.

Mais encore fallait-il que ma sœur se propose pour me garder. Qu'elle n'aille pas faire des études ailleurs en me laissant seul. Elle devait m'offrir un vrai foyer.

À première vue, ce n'était pas vraiment dans ses intentions. Annabelle avait découvert le plaisir des additions. La prime, plus la vente du magasin, plus les livrets. Driiing ! Elle s'imaginait menant déjà la grande vie. Mais pas vraiment avec moi. Moi qui, pour l'instant, me retrouvais déstabilisé par tous ces imprévus.

Un mot d'elle, un seul – « Non » – et je me retrouvais à la rue. Placé avec d'autres parents dont il me faudrait à

nouveau me débarrasser. Et, au lieu d'une sœur, j'aurais peut-être un frère, plusieurs même !

Une semaine entière que j'ai mariné dans l'incertitude la plus complète. Mais j'avais compris qu'elle faisait exprès. Qu'elle avait sûrement l'intention d'inverser les rôles, dans le meilleur des cas, car elle pouvait tout aussi bien décider de me jeter dehors.

Même Armand il me disait que j'étais vraiment dans de sales draps. Ça m'en rendait fou de rage impuissante.

Elle a quand même fini par prendre sa décision. Elle me gardait. Mais à ses conditions.

– La patronne, ça sera moi, qu'elle m'a jeté.

Et c'était à prendre ou à laisser. Sans discussion.

Alors j'ai bien été obligé d'accepter.

C'est le notaire qui a trouvé la solution.

Vu que ma sœur n'avait pas l'intention de s'occuper du magasin et qu'elle avait même pas le permis de conduire pour aller aux halles, il a proposé qu'elle le mette momentanément en gérance. Et que les gérants me prennent à leur service pour que je continue d'apprendre le joli métier de fruitier. Il lui avait dit que c'était pas un problème pour trouver un couple de gérants vu le taux de chômage qui commençait déjà à être costaud à l'époque.

Nous habiterions l'appartement du dessus, bien sûr, et, elle, elle étudierait par correspondance.

J'ai quand même senti que j'avais rudement de la chance qu'elle soit en état de choc après la « disparition brutale » des parents. Sinon, je crois bien qu'elle m'aurait jeté. Mais j'étais la seule famille qui lui restait et elle avait besoin de se raccrocher à quelque chose.

Ça m'a rudement soulagé et tout est vite rentré dans l'ordre quand j'ai eu de nouveau le cœur à refaire claquer mon cran d'arrêt.

Enfin, pas tout à fait, car elle m'a imposé la présence d'Armand plus que je ne l'aurais souhaité alors que je n'avais qu'une envie, l'avoir à moi tout seul.

Elle, elle trouvait que c'était mieux comme ça. Qu'il était naturel qu'elle ait un petit copain à son âge. Que, sinon, les gens finiraient par trouver bizarre que nous soyons, elle et moi, toujours ensemble.

Qu'elle baise avec des mecs occasionnellement ne m'aurait pas gêné. Au contraire.

– Je ne suis pas une salope ! qu'elle m'a répondu.

Qu'elle en fût une, j'étais bien placé pour le savoir. Et, au cas où je l'aurais oublié, il y avait Armand qui me serinait :

– Mais quelle salope !

Mais ça ne l'empêchait pas pour autant d'être fou dingue d'Annabelle. Au point qu'il se mit à caresser l'idée de l'épouser l'année suivante, celle de sa majorité à lui.

Il s'était bien rendu compte à ma tronche que ça me contrariait.

– Ne t'inquiète pas, qu'il m'a dit. C'est juste pour assurer.

– Assurer quoi ? que je lui ai demandé méfiant.

– Ben, son coffiot.

Qu'il soit intéressé par son héritage, je m'en étais déjà aperçu. Mais ce n'était pas à ça qu'il pensait. Je l'ai compris juste après quand il m'a précisé :

– Tu comprends, son cul de salope, son coffiot, il vaut de l'or.

Je lui ai demandé de préciser son idée.

– Toi, tu es son assimilé frangin, qu’il m’a dit. Tu ne peux pas l’épouser. Elle t’échappera un jour ou l’autre. Il faut que je l’épouse pour assurer, tu comprends ? C’est une salope, d’accord, mais elle a le goût des convenances. Fais-moi confiance, une fois mariée, je saurais la rentabiliser. C’est une rente à vie, ta frangine !

L’idée, je n’étais pas contre. Je l’avais d’ailleurs déjà mise en pratique aux dernières vacances avec ses vieux. Sûr que je ne me voyais pas faisant le fruitier toute ma vie. Mais, moi, qu’est-ce que je devenais, dans son plan ?

– T’inquiète, qu’il m’a dit. S’il y en a pour un, il y en aura toujours pour deux !

Moi, ce que je voyais, c’est que j’étais de moins en moins le maître chez moi, si l’on peut dire. Et que ça risquait d’empirer vu que c’était elle qui avait pris largement l’initiative. J’avais même idée qu’elle manipulait Armand sur ce coup-là, comme prenant un malin plaisir à me rabaisser au second plan.

Il fallait que je frappe un grand coup pour reprendre la situation en main. Qu’elle sache à nouveau qui était le maître.

Mais c’était pas évident. Me débarrasser d’Armand ne serait pas simple. Il était beaucoup plus fort que moi, la vache.

En attendant, il fallait que je fasse avec. En gardant ma souffrance pour moi, car c’était pas évident de les accompagner en boîte le samedi soir à Rouen et de rester dans le rôle du petit frère tandis que l’Armand dealait les pipes ou les passes à la levrette de ma frangine. Frustré que j’en étais, à un point pas croyable. Je ne pouvais supporter qu’il ait le monopole de la commercialisation du coffiot d’Annabelle. C’était injuste.

Mais fallait attendre l'opportunité.

Armand, il a eu ses dix-huit ans trois mois avant moi et il est venu carrément s'installer à la maison. Je l'avais donc à présent sur le râble sept jours sur sept et toutes les nuits. Et, en plus, il occupait le plumard d'Annabelle chaque nuit, me laissant la portion congrue le jour quand j'avais une pause et les dimanche, lundi.

Alors, un samedi soir, tandis qu'il négociait Annabelle, j'ai coincé ma frangine sur la banquette de la boîte et lui ai fait sentir la pointe de mon cran d'arrêt dans le bas des côtes.

– Si tu continues à te foutre de ma gueule avec Armand, je te plante, que je lui ai dit.

J'ai vu sa crainte ancienne réapparaître dans son regard et j'ai presque cru retrouver le bon temps quand elle m'a débraguetté et commencé à me masturber féroce mine de rien.

– C'est toi que j'aime, idiot ! qu'elle m'a murmuré en me mordillant l'oreille. Va me chercher un client, si tu veux, après que j'aurai fait celui d'Armand.

Ça m'a plu. J'étais content qu'elle revienne à une notion de partage équitable. Moi, ce qui me faisait prendre mon pied, c'était quand je choisissais moi-même les michetons de ma sœur et que je menais le jeu. Mais que dalle quand c'était Armand.

Et j'ai même eu l'impression de retrouver mon pote d'autrefois quand il m'a promis de me laisser le monopole tout un mois, histoire de compenser.

C'est pour ça que, lorsque les gendarmes sont venus me cueillir le mercredi après-midi dans le magasin pour me cuisiner sur la mort des vieux, j'étais à mille lieux de penser

que ce puisse être sérieux, vu qu'il n'y avait qu'Armand qui était au courant de tous les détails.

Mais, quand ils m'ont mis sous les yeux la lettre anonyme qu'ils avaient reçue le matin même, j'ai compris qu'elle ne pouvait venir que d'Armand.

– Bien sûr, ça ne prouve rien, que m'a dit le gradé, mais nous allons vérifier.

J'étais abasourdi de la trahison de mon pote Armand. De son infamie. Nous qui n'avions pas de secret l'un pour l'autre.

Anéanti, que j'étais. Il avait réussi à me doubler, l'enfoiré !

– C'est pas la peine, que j'ai fini par lâcher fataliste. C'est vrai, ça s'est passé comme ça...

## 6

La presse locale me massacra. « Le tueur au visage d'ange » – « Il assassine sournoisement ses bienfaiteurs » – « Le calvaire des Dujoux » – « Borjol un être malfaisant » « Tel père tel fils »...

C'est vrai, la province n'aime pas les meurtres de petits commerçants. Pas touche aux notables, même petits.

Heureusement que *Le Monde* et *Libération* vinrent à ma rescousse en rappelant le traumatisme du meurtre de ma mère et de la mort accidentelle de ma tante. Ça semblait rétablir la balance. Mais la province, ainsi provoquée par la capitale, ressortit les accusations que mon père avait portées contre moi. « Et si le père de Borjol avait eu raison ? »

Plus ma frangine qui la jouait sainte-nitouche et s'étalait à pleines pages jusque dans *Madame Figaro* et *Paris-Match*. Du genre : « Après tout ce que mes parents ont fait pour ce monstre ! » – « Je le considérais comme un frère » – « Je me sens trahie »...

Armand, lui, il n'a pas dépassé le stade de la presse régionale. *Paris-Normandie* et *L'Éveil*. Il m'a quand même bougrement enfoncé en déclarant que je lui avais toujours paru normal, qu'il n'avait jamais rien vu d'inquiétant dans ma personnalité, mais que j'étais quelqu'un de calculateur et de très intéressé. « Il voulait réussir à tout prix. »

Bref, malgré ma bonne conduite, je ne suis sorti qu'à trente-cinq ans. Et je préfère même pas compter combien d'années ça fait, ni de mois, ni de jours, ni de secondes de vie de cloporte.

Ça représente quand même un sacré poids de rage et de haine absolue. Et c'est grâce à cette haine que j'ai tenu.

Pourtant, je peux dire que c'est pas évident de nourrir sa haine sur une longue distance. Il faut savoir l'entretenir.

Si j'y suis parvenu, je le dois à Dumas et à son bouquin *Le Comte de Monte-Cristo*.

Quand je sentais vaciller ma haine, je relisais l'histoire du comte de Monte-Cristo, et c'était reparti pour un tour.

Je peux dire que je la connais par cœur, cette putain d'histoire. Je peux même en citer des passages entiers.

Surtout, mon histoire ressemblait beaucoup à la sienne. Lui aussi avait été « vendu » par son meilleur ami. Pour le même motif. Voler la femme de sa vie.

Bon, ça c'est la théorie car, si Monte-Cristo s'est retrouvé à la tête d'un trésor après son évasion, qui lui donnait les moyens de sa vengeance, moi je me suis retrouvé dehors sans le sou quand ils m'ont relâché.

Et je ne savais même pas où pouvait crécher ma salope de sœur. Elle et Armand avaient quitté la région il y a plus de dix ans, sans laisser d'adresse.

Ils pouvaient aussi bien se trouver dans une île quelconque à l'autre bout du monde. Et avoir changé leur nom, en plus ! Ou être morts, pourquoi pas ?

C'était désespérant. Il y avait de quoi. Alors j'ai traîné ma vie de SDF de ville en ville, en commençant par les plus grandes et leur périphérie, au petit bonheur la chance.

Sept années que j'ai erré à l'aventure. Avec parfois une petite satisfaction, pouvoir planter une blondasse qui ressemblait à ma frangine et que je guettais à la sortie d'une boîte comme celles qu'elle aimait fréquenter.

Mais que des salopes, pas des innocentes. Je suis un nettoyeur, moi, pas un assassin.

Six, j'en ai fait. Amiens, Montpellier, Lyon, Nantes, Marseille, Lille, Bordeaux.

Que des putes et jamais soupçonné, les flics mettant ça sur le compte de conflits d'intérêts entre proxénètes ou de leçon donnée à une récalcitrante.

En fait, il n'y avait que les proxos pour s'en inquiéter réellement. Dans leur petit monde, ça s'agitait sec après chaque élimination. Entraînant quelques dommages collatéraux sous forme de vrais règlements de comptes, eux.

Moi, ça me faisait du bien. À chaque fois, j'avais l'impression de planter Annabelle. Mais ça restait tout de même un plaisir de substitution puisque ce n'était pas vraiment elle. Et ça finissait par devenir frustrant. Je m'efforçais même d'oublier ma sœur et Armand pour tenter d'avoir moins mal. Sans résultat. Ça restait temporaire, ma rage revenant en force dès que je croisais une blonde ayant la moindre ressemblance avec ma sœur.

Mais à quoi elle pouvait bien ressembler, maintenant, à quarante-trois balais ? Sûr qu'elle avait dû s'empâter et peut-être même avoir des gniards. Je n'étais même plus sûr de la

reconnaître si je la croisais. Et Armand ? C'est drôle, mais, lui, je l'imaginai plus facilement. Au moins, il devait toujours avoir la cicatrice dans le cou sous l'oreille gauche qu'il avait gardée après s'être empêtré dans les barbelés d'un champ étant môme.

Évidemment, s'il avait une barbe ou le col relevé, je pouvais très bien passer également à côté de lui sans m'en rendre compte.

Putain, les bouquins c'est vraiment les bouquins. De l'encre et du papier et des tas de conneries qui font rêver et rien à voir avec la vraie vie. C'est d'ailleurs sûrement pour ça que ça plaît tant aux gogos.

Je me sentais trahi par Dumas et son Monte-Cristo. M. le comte voguait vers sa vengeance en fier équipage tandis que, moi, je ne cessais de ramer dans ma propre merde.

Bref, je me retrouvais à patauger au fond d'un puits sans fond. Dans l'obscurité la plus complète et la quasi-désespérance. Et, en plus, il faisait un temps de chien au Havre où les giboulées succédaient aux giboulées. Alors j'ai décidé, dans un dernier sursaut d'énergie, de descendre dans le Sud, pour au moins trouver un peu de soleil à défaut de ma frangine. Et je me disais qu'une putain de blondasse dans la quarantaine, c'est pas ce qui devait manquer là-bas. Même teinte, je savais que je m'en satisferais vu l'état de délabrement de mon moral.

J'avais bien fait. Il faisait beau et c'était l'effervescence des derniers préparatifs avant le coup d'envoi de leur connerie de Festival de Cannes la semaine suivante.

Le seul intérêt de ce genre de fiesta, c'est que ça développe la générosité. Il n'y a qu'à tendre la main au moindre nabab qui sort de sa Rolls ou d'une grosse teutonne.

Surtout s'il y a un photographe ou un cameraman dans le coin.

Il faut juste ne pas être trop dégueulasse. Les Anglo-Saxons, ils aiment le propre sur soi car ils ont une trouille pas possible des microbes.

D'ailleurs, j'ai toujours remarqué qu'il ne fallait pas en faire trop dans le misérabilisme vestimentaire et corporel quand on tendait la main. L'argent va à l'argent et un SDF propre a plus de chance qu'un clodo infect, surtout avec la concurrence des Roumains et toute leur smalah dans des villes comme Paris. Mais heureusement que la nouvelle mairie de Paris nettoie cette concurrence déloyale qui grignote tout de même une sacrée part du marché vu sa multitude.

Paraît que les Français craignent l'élargissement à l'Est. Et ils ont bien raison. Les barbares viendront de là-bas comme d'habitude, pas du Sud. Il n'y a pas d'Arabes ou de Noirs qui font la mendicité. Prennent pas le pain des pauvres français, eux ! Et même les pauvres chez eux donnent l'aumône. C'est dire la différence.

Donc j'étais là sur la Croisette à tendre la main à un type qui s'extirpait d'une grasse teutonne rutilante avec un 06 au cul.

Un de ces rupins qui pullulent dans le coin et qui mordillait négligemment un barreau de chaise à plus de vingt euros à moitié consommé. Le genre de type nouveau riche avec sa tocante au bras grosse comme une horloge, de la quincaillerie autour du cou et l'inévitable gourmette en or avec son prénom gravé gros comme ça pour qu'il ne risque pas de l'oublier.

– Monsieur..., que j'ai commencé.

– Dégage ! qu'il m'a fait en m'écartant d'un mouvement de bras sans même me regarder.

J'en étais soufflé, vu qu'il était dans le champ d'une caméra de FR3 et que le journaliste se précipitait vers lui en s'écriant :

– Monsieur Armand, s'il vous plaît...

Automatiquement, il s'est formé un petit cercle comme à chaque fois qu'un quidam se faisait interviewer. Et, comme par hasard, parmi les badauds, il y a toujours quelqu'un qui semble tout connaître de l'intéressé.

– C'est qui ? que j'ai demandé comme ça à la cantonade.

Et ça n'a pas manqué. Le mec « qui savait » s'est tourné vers moi.

– Mais voyons, c'est Armand des Productions Armand ! qu'il a lâché d'un ton supérieur en haussant les épaules de désolation devant mon ignorance crasse.

Mais je ne suis pas le genre de mec à faire le difficile et, pour jouer au con, je suis le plus fort.

– C'est quoi, les Productions Armand ? que j'ai demandé en prenant la voix du con timide.

Celui qui sait tout m'a toisé sans me répondre avec morgue.

J'ai haussé les épaules et j'allais me barrer quand un titi local s'est retourné pour me dire en se marrant :

– C'est du cul, mais du chaud !

Un autre quidam s'en est mêlé.

– Plutôt du réchauffé, qu'il a dit.

J'ai souri, mais, en fait, je n'en avais rien à foutre du chaud ou du réchauffé.

Mais le titi local reprenait déjà le quidam.

– C'est quand même la grande Annabella, une super pro et une grande pouliche.

L'autre ne s'est pas démonté devant le jeunot.

– Elle a peut-être fait la fortune des Productions Armand, mais, à présent, elle tient plus de la vache normande que de la jument. Une laitière, je dirais !

Je les ai laissés à leur discussion à fleuret moucheté. Quelque chose venait de me tilter les neurones.

Armand – porno – Annabella – laitière normande...

Je me suis glissé au premier rang pour tenter d'apercevoir le visage du producteur. Mais je ne voyais que son profil gauche d'où j'étais.

C'est au moment où il a rajusté le col de sa veste blanche immaculée que j'ai aperçu la cicatrice, celle de celui qui m'avait trahi et envoyé croupir en prison.

Ses traits s'étaient empâtés et le reste aussi, mais, à présent, je le remettais parfaitement.

Je n'ai pas attendu la fin de son cinoche avec le journaliste. Je me suis éclipsé discrètement, songeant que j'avais peut-être changé autant que lui au cours de toutes ses années. Mais, moi, vu mon régime, je ne risquais pas la bouée de sauvetage et le double menton même si ma gueule d'ange n'était plus qu'un lointain souvenir.

## 7

Pendant toute une semaine, j'ai patiemment collecté un max d'informations sur les Productions Armand.

Je dois reconnaître que, s'ils avaient débuté petits, ils avaient fait depuis la Normandie un sacré bout de chemin et qu'Armand avait bougrement su rentabiliser le « coffiot » d'Annabelle. Et je me disais que j'avais bien droit à une part du gâteau, car c'était quand même moi qui avais « préparé » ma frangine à son avenir. Mais je m'en voulais encore de la lui avoir servie sur un plateau.

Dès qu'ils se furent mariés, ils n'avaient pas tardé à fourguer le magasin de fruits et légumes aux gérants et à s'installer vers Cormeilles dans une chaumière dont ils transformèrent les dépendances en studio d'enregistrement sommaire et discret.

Annabelle se révélant une salope des plus photogéniques, ils ne tardèrent pas à dépasser le stade artisanal. Trois ans plus tard, Annabelle, transformée en « Annabella », se hissa au top niveau. Elle eut ses années de gloire entre vingt-cinq

et trente-cinq ans. Puis elle déclina dès qu'elle eut pris vingt kilos de trop.

Entre-temps, ils étaient passés par Amsterdam et Francfort avant de venir s'installer dans l'arrière-pays cannois. Les Productions Armand prenant du poids en même temps que ses deux heureux cogérants.

Les Productions Armand étaient devenues le top du top dans leur domaine. Mais Armand et Annabelle n'en étaient plus les actionnaires majoritaires et de vilaines rumeurs couraient sur leurs « associés », des Russes.

Comme ils étaient de toutes les fêtes de la jet-set sur la Côte, je n'ai pas tardé à découvrir la tronche d'Annabelle dans la presse locale. Mais heureusement que la légende de la photo permettait de l'identifier, sinon, j'en aurais été incapable.

Méconnaissable, ma frangine, qu'elle était !

Sa poitrine avait doublé de volume, au moins du 110. Pour moi, elle était pas d'origine, il y avait du gonflage là-dessous. Un cul pas possible et un visage boosté au Biotox et hyper maquillé façon poupée grotesque.

Enfin, c'est l'impression que j'en tirais par rapport à mes souvenirs d'ado, car il était impossible de discerner l'original. Et je n'avais pas de magnéto pour visionner les phases intermédiaires.

C'est curieux, mais ma haine à son égard se dégonfla d'un coup à la mesure de son gonflage à elle. La planter n'avait plus de sens. Je ne me voyais pas taillant dans le saindoux avec mon cran d'arrêt. L'idée m'en semblait cauchemardesque et hors d'atteinte sans formation charcutière approfondie.

Seule subsistait ma haine à l'égard d'Armand que ravivait son air satisfait et repu et sa réussite usurpée. Mais il

fallait que j'adapte ma vengeance et je me retrouvais au même point que vingt-quatre ans plus tôt quand je m'étais posé le problème de l'élimination d'Armand. Sauf que, cette fois-ci, je n'allais pas me faire doubler et que je n'avais pas l'intention de me retrouver avec Annabelle sur les bras. Je voulais juste me faire l'Armand et me tirer au loin avec un maximum de blé.

Faire crever l'Armand à petit feu, c'était dans mes cordes. Mais lui soutirer une partie de son fric était une autre paire de manches. Je n'arrivais pas à trouver un truc satisfaisant. Sans moyen de chantage, ce n'était vraiment pas évident.

L'avantage de la taule, c'est que ça apprend la grande patience. Alors, je me suis dit que ma seule chance c'était de prendre le temps de me fondre dans le paysage, de finir par en faire partie au même titre qu'un banc ou qu'un palmier. Et que je finirais bien par tomber sur la faille.

Tout d'abord, j'ai déniché un petit boulot au black. Un job de merde mais qui me permettait de circuler autant dans Cannes que dans les environs : foutre des pubs sous les essuie-glace des bagnoles et dans les boîtes aux lettres.

Ça m'a permis de rôder plus d'une fois autour de leur baraque sans attirer l'attention, de repérer son studio d'enregistrement et de tomber sur sa bagnole dans les rues de Cannes.

Avec le temps, j'ai même localisé ses boîtes et ses restos préférés. Mais je ne savais toujours pas comment lui piquer du fric.

Fin juin, j'en étais toujours au même point mort quand le mec qui me donnait ses prospectus à distribuer m'a proposé d'améliorer ma condition.

Je lui avais tapé dans l'œil et il me trouvait « méritant ».

– T’as droit à ta chance, qu’il m’a dit.

J’étais bien d’accord avec lui.

En fait, il s’était douté que j’avais fait de la taule et appréciait que je sois réglo et guère causant.

Il m’a donc confié quelques « commissions ». D’abord des petites, puis des plus grosses à partir de la mi-août.

Je livrais de la coke. Sur mes trajets de distribution de prospectus qui étaient étudiés en fonction de mes livraisons.

J’étais nettement mieux payé et j’ai même pu sous-louer une chambre, m’offrir un début de garde-robe et me payer des petits bistrots.

Puis, début octobre, mon boss m’a demandé d’aller chercher un paquet au studio des Productions Armand. Que devait me remettre M. Armand lui-même en main propre.

Là, quand il m’a annoncé ça, j’ai failli carrément tourner de l’œil.

D’accord, la chance, si l’on veut, venait à ma rencontre. Mais j’étais tétanisé à l’idée qu’Armand allait me reconnaître. J’en avais les mains moites pas possible. Sur le trajet, plus d’une fois j’ai failli faire demi-tour. Mais qu’est-ce que j’aurais dit à mon patron ? Et puis, merde, les dés étaient jetés. Alors j’ai positivé et j’ai eu l’idée de m’acheter une paire de lunettes de soleil qui me bouffait la moitié du visage.

Quand je me suis présenté à la boîte de production, j’avais un peu le tournis. « Secoue-toi ! que je me suis dit. Tu t’es débarrassé de tes paternels, de ta tante, de tes parents et de six sosies d’Annabelle la salope, alors ! »

J’étais regonflé à bloc quand le larbin de service, un Black tout en muscle, m’a demandé ce que je venais faire.

– C’est M. Jo qui m’envoie. Affaire perso avec ton patron, mon pote !

L'autre avait l'air d'être affranchi.

– Alors, c'est toi le nouveau ? qu'il a dit.

Mais il avait l'air de s'en contrebalancer et m'a conduit de sa démarche de pachyderme jusqu'au bureau du P-DG.

– Attends là ! qu'il m'a dit avant de sortir.

J'étais surpris de me retrouver dans un bureau qui n'était pas à l'image du tape-à-l'œil habituel d'Armand. Le strict minimum et de la tommette industrielle au sol.

Il y avait plusieurs rayonnages exposant les cassettes de la maison, mais je n'ai pas osé me déplacer pour y jeter un œil. J'ai bien fait, car Armand est apparu à ce moment-là en marquant un temps d'arrêt et en me toisant.

Mon sang s'est figé. « Ça y est, que je me suis dit, il m'a reconnu ! »

Puis il s'est carrément glacé quand j'ai réalisé que le pire restait à venir. Quand Armand m'adresserait la parole et que je devrais lui répondre, il reconnaîtrait ma voix.

J'avais pensé à tout sauf à cela. L'essentiel !

Mais j'eus à peine le temps de me maudire intérieurement car la voix d'Armand s'éleva dès qu'il eut fini de m'examiner.

– Bon, si c'est Jo qui t'a choisi, ça va pour moi. Jo a toujours su choisir ses hommes, dit-il en se dirigeant vers son bureau et en extirpant d'un des tiroirs une grosse enveloppe cachetée.

Il l'a soupesée tout en se dirigeant vers moi.

– Il y en a pour du pèze, là-dedans, alors ne la perds pas en route, hein ?

J'ai fait oui de la tête et il m'a tendu l'enveloppe que j'ai placée dans ma musette à prospectus.

Il a appelé le Black – c'est comme ça que j'ai su qu'il s'appelait Théo – et lui a demandé de me raccompagner.

– À propos, c'est quoi ton nom ? qu'il m'a demandé avant que je quitte son bureau.

– Jeff, m'sieur, que j'ai lâché entre les dents.

Il a hoché la tête, l'air satisfait, et m'a fait signe de me tirer. Il devait aimer les mecs peu causants.

J'avais les jambes flageolantes en prenant le chemin de la sortie et une terrible envie de pisser que j'ai satisfaite dans le premier troquet venu. C'est seulement alors que je me suis demandé ce qu'on pouvait bien me faire transporter.

J'ai palpé l'enveloppe, mais, vu qu'elle était matelassée, ça ne m'avancait guère. Mais elle était bien légère et ça m'intriguait. Qu'est-ce qui pouvait être léger et valoir tant de pèze ?

Bien sûr, j'ai tout de suite pensé à de la drogue. Mais pour que ça soit si léger et que ça vaille autant, fallait au moins que ce soit des diamants !

M. Jo a eu l'air satisfait quand je me suis ramené et lui ai tendu l'enveloppe.

Il m'a allongé quatre billets de cinquante euros. À ce tarif-là, j'étais prêt à faire le coursier tous les jours.

En fait, je ne suis pas retourné aux Productions Armand avant trois semaines. Pour y recevoir un paquet identique de la part d'Armand et deux cents euros de mon boss au retour.

Mais je piétinais toujours dans mon projet de récupérer ma part du pactole amassé par Armand, quand, trois jours plus tard, un mardi en début d'après-midi, tout s'enchaîna bizarrement.

M. Jo m'avait demandé d'être à son bureau à quatorze heures trente tapantes. Sûrement pour une nouvelle course.

J'arrivai à l'heure dite, mais M. Jo me demanda d'attendre. Il était en grande discussion avec deux types d'une quarantaine d'années et je les entendais gueuler à

travers la porte. Ils parlaient français avec un accent slave à couper au couteau de je ne sais pas où. Mais c'étaient pas mes oignons et une des grandes leçons que j'avais tirée de mes années de taule c'était de ne jamais se mêler de ce qui ne vous regarde pas directement.

J'ai quand même dressé l'oreille quand j'ai entendu du « Armand » par-ci, du « Armand » par-là. Et ils ne semblaient pas le porter dans leur cœur. Du genre : « Ce porc veut tout faire capoter, ou quoi ! »

Ils ont fini par se calmer après avoir proféré d'ultimes menaces et j'ai entendu M. Jo dire qu'il convenait qu'on ne pouvait pas « mettre ça sur le marché » et qu'il s'en occuperait personnellement.

Puis les deux types sont sortis en trombe du bureau du boss en me jetant un regard dédaigneux.

J'ai attendu sagement que mon patron se souvienne que j'étais là.

Il devait être sonné car il m'a fait poireauter un bon quart d'heure. Mais ce n'était peut-être pas si urgent que ça.

Quand il a fini par m'appeler dans son bureau, il était en train de glisser un flingue dans le dos entre son futa et sa chemise. Puis il a rajusté sa cravate en levant le menton et pinçant les lèvres, avant d'enfiler sa veste.

– Tu m'accompagnes, qu'il m'a dit sur un ton sans réplique.

J'ai marqué un temps d'arrêt. Il y avait du rififi dans l'air, et ça ne me plaisait guère. Moi, j'avais plutôt besoin de discrétion que de me faire remarquer.

Le boss aussi a marqué un temps d'arrêt. Comme s'il oubliait quelque chose.

Effectivement, il est retourné à son bureau, ouvert un tiroir du bas et sorti un flingue, qu'il m'a tendu.

– Tiens, qu’il m’a dit. Il vaut mieux que tu sois armé, toi aussi.

Moi, les armes à feu, je déteste. Depuis toujours. Sûrement à cause de mon vieux qui brandissait son fusil pour un oui pour un non jusqu’à ce qu’il tue maman.

Devant mon hésitation, M. Jo, lui, a cru que je savais pas m’en servir.

Alors, je ne sais pas pourquoi, mais j’ai sorti machinalement mon cran d’arrêt fétiche.

– Je préfère ça, que j’ai dit.

Ce qui était con, car c’était une façon de m’engager.

M. Jo a paru d’abord surpris, puis il a haussé les épaules et rangé le flingue dans le tiroir.

– Chacun son truc, qu’il a juste dit.

## 8

Je ne savais pas où nous allions car M. Jo est resté muet comme une carpe durant tout le trajet avec sa Mercedes et que je n'avais pas l'habitude de parcourir Cannes en voiture. Mais je n'ai pas été surpris quand nous nous sommes garés à une cinquantaine de mètres de l'entrée de la boîte de prod d'Armand.

Avant de descendre de voiture, M. Jo m'a dit de me « caler » sur lui.

J'ai opiné tout en me demandant si nous faisons réellement le poids face au sbire d'Armand qui veillait toujours sur lui.

Le Black était justement à la porte et semblait nous attendre.

– Il est tout seul, qu'il a dit à M. Jo. Je vous conduis.

Puis il m'a jeté un regard complice.

Ça m'a rassuré.

Nous avons parcouru le couloir à la queue leu leu jusqu'au bureau d'Armand.

Le Black a toqué à la porte après avoir jeté un ultime regard à M. Jo et à moi.

C'est là, avant même d'entrer, que j'ai vu mon boss porter la main droite à son flingue dans le dos.

Je ne sais pas pourquoi, ça m'a fait comme un déclic et j'ai sorti mon cran et l'est ouvert.

Ça me semblait irréel, mais je savais que c'était parti. Un engrenage inéluctable.

L'Armand, il a vraiment été surpris de nous voir débarquer à la suite de son cerbère. Visiblement, il ne nous attendait pas et il était déjà terrorisé avant même d'avoir remarqué le pétard dans la main de M. Jo.

Mon vieux pote a esquissé le geste de se lever de son siège directorial en prenant appui sur les accoudoirs, mais M. Jo lui a fait signe de se rasseoir en agitant mollement son flingue.

Armand a alors cherché désespérément de l'aide auprès de son cerbère, mais Théo avait quitté son champ de vision pour se glisser subrepticement derrière lui.

Armand était blanc comme un linge et s'est mis à transpirer à grosses gouttes.

M. Jo, lui, s'est posément assis dans un des deux sièges qui faisaient face au bureau et a croisé sa jambe droite sur sa jambe gauche en prenant grand soin de rajuster son pli de pantalon.

De la main gauche, il a épousseté une poussière sur son genou, puis il a regardé Armand en soupirant.

– Tu as été trop loin, Armand, cette fois-ci, et nos associés ne sont pas du tout satisfaits, a-t-il commencé sur le ton d'un père gourmandant son fils pour une vétille.

Je ne savais toujours pas de quoi il retournait, mais, vu la tête que faisait l'Armand, il devait s'agir d'une grosse connerie.

– Tu n'as pas pu t'en empêcher, hein ? Ç'a été plus fort que toi.

Le ton de M. Jo était toujours aussi doux.

Armand semblait faire marcher ses méninges à tout berzingue, mais ça n'avait pas l'air de produire quoi que ce soit.

– Où est-elle ? demanda M. Jo.

Mais le ton avait changé. Il s'était durci.

Le regard d'Armand, affolé, allait de M. Jo à moi qui me tenais debout un peu en retrait de mon patron.

C'est à ce moment-là qu'Armand me reconnut – enfin, c'est ce que j'ai pensé en voyant son regard subitement stupéfait. Sa bouche s'ouvrait et se fermait comme celle d'un poisson cherchant désespérément de l'air. Sans émettre le moindre son, pas même un gargouillis.

– Où est-elle ? redemanda M. Jo, mais sans s'impatienter.

Je ne savais pas de quoi ou qui il s'agissait, mais j'avais l'idée que M. Jo posait la question pour la pure forme. Lui devait savoir où se trouvait ce qu'il cherchait.

– Mon pauvre Armand, reprit-il, tu n'as pas respecté le contrat. On ne doit pas s'attacher à la marchandise. Elle est faite pour être utilisée puis disparaître. On ne peut pas la garder. En violant la règle, tu nous as tous mis en danger.

Pour moi, c'était de l'hébreu. Je comprenais que dalle. J'avais presque envie de demander à M. Jo d'éclairer ma lanterne. Mais j'étais pas là pour poser des questions et, de toute façon, ça ne semblait pas être le moment.

L'Armand n'était même plus capable d'ouvrir la bouche pour gober l'air. Il était tout recroquevillé.

– Elle est chez toi, n'est-ce pas ? fit M. Jo d'un ton las.

Armand eut un battement de paupières. Ce devait être sa façon d'opiner. Ou peut-être un tic, tout aussi bien.

– Bon, reprit M. Jo, on va y aller tous ensemble et régler ça à l'amiable.

Puis, d'un mouvement de menton, il fit signe au Black d'aider Armand à se lever.

Je ne fus pas surpris de voir qu'il s'était pissé sur lui.

## 9

M. Jo conduisait la Mercedes et Armand était coincé à l'arrière entre son sbire et moi.

Nous dûmes ouvrir les fenêtres tant Armand puait la pisse et la peur. C'était carrément infect et le trajet jusqu'à sa propriété me parut fort long bien qu'il ne prît que vingt-cinq minutes.

La propriété – « Le Domaine », on pouvait lire sur le pilier droit de l'entrée – me parut plus vaste que je ne l'avais imaginé vu de l'extérieur au cours de mes repérages.

C'était vraiment un domaine de nabab dans le pur style hollywoodien. Facilement mille mètres carrés au sol avec un patio intérieur genre palais mauresque avec sa vasque d'eau vive.

Il n'y avait qu'un étage, ce qui m'étonna vu les goûts de grandeur qu'affichait Armand. En fait, il avait préféré creuser un sous-sol, auquel on accédait par une porte dissimulée dans un placard à balais, et je fut sidéré par ce que je découvris.

Une petite salle de projection d'une vingtaine de places. Un studio d'enregistrement sur une centaine de mètres carrés. Un couloir desservant une dizaine de chambres de part et d'autre, genre studettes.

Puis un second sous-sol, auquel on accédait par un escalier à vis étroit. Mais il fallait être fortiche pour découvrir la trappe qui le dissimulait si l'on n'était pas de la maison, car on devait déplacer le plumard qui se trouvait au milieu du studio d'enregistrement.

Je suis descendu le dernier et je fut surpris de me retrouver dans une cave à vins, assez vaste, mais cave à vins tout de même avec ses bouteilles impeccablement rangées et classées par crus. Et quelques sacs de chaux empilés dans un coin pour on ne sait quel usage dans un cellier.

Je me demandais ce qu'on pouvait bien faire là tous les quatre. Mais j'étais à peine remis de ma surprise qu'une autre m'attendait quand je vis M. Jo faire pivoter un rayonnage qui dissimulait l'accès à une salle sinistre d'une cinquantaine de mètres carrés avec des anneaux dans les murs et des chaînes suspendues au plafond. Avec une table en fer en plein milieu et tout un attirail sado-maso.

La salle était rectangulaire. Il y avait sur la droite un recoin avec un lavabo et des toilettes à la turque, mais mon regard fut attiré par les deux portes en bois, grillagées à mi-hauteur, sur le côté gauche de la salle. Elles ouvraient sur deux petites pièces riquiqui et il ne fallait pas être grand clerc pour comprendre qu'il s'agissait de cellules pour « récalcitrants ». Surtout qu'une gamine apeurée d'une dizaine d'années se tenait recroquevillée sur le petit lit de camp de l'une d'entre elles.

Je comprenais enfin ce que M. Jo appelait la « marchandise », et j'en frissonnai. Par réflexe de taulard,

car, s'il y a une chose que les vrais voleurs ou assassins ne supportent pas, c'est la maltraitance à enfant, sous quelque forme que ce soit. Les violeurs, les « pointeurs », les pédophiles, c'est la lie de la prison, le plus bas que plus bas.

Et j'étais subitement fier d'avoir M. Jo comme patron, qu'il vole au secours d'une pauvre gamine comme il venait de le faire.

J'avais vraiment envie de faire souffrir l'Armand, ce salopard. Et j'ai été dépité quand M. Jo l'a enfermé dans la cellule de libre.

Mais ça m'a fait retomber sur terre, surtout quand M. Jo nous a demandé de faire disparaître la « marchandise ».

Bordel, qu'est-ce que je pouvais être con !

– Pendant que vous vous en occupez, moi je vais faire le nettoyage au-dessus, a lâché M. Jo en nous laissant, à Théo et à moi, le sale boulot.

Je me demandais comment on pouvait s'y prendre pour faire disparaître quelqu'un dans cette salle, mais j'ai cru comprendre quand j'ai vu le Black s'agenouiller au-dessus d'une trappe circulaire près de la table, de la taille de celles qui donnent accès aux égouts sur les trottoirs. Mais elle était nettement plus légère car je l'ai vu la dégager sans effort.

– C'est quoi ? que j'ai dit en m'en approchant.

– Regarde, qu'il m'a fait en se relevant.

– Putain ! que j'ai lâché en découvrant un puits qui semblait sans fond.

On n'allait quand même pas laisser tomber dedans la gamine comme ça, toute vivante !

Je ne pouvais détacher mon regard de ce puits et je ne me suis même pas rendu compte que Théo s'était éclipsé, quand, tout à coup, j'ai entendu des gémissements provenant de la cellule de la fillette.

Je me suis approché et j'ai aperçu le Black penché sur le lit de camp, un genou entre les cuisses de la gamine pour la maîtriser et les deux mains autour de son cou, en train de l'étrangler proprement.

Je ne sais pas comment ça s'est passé. Je ne suis sûr que d'une chose, c'est que je n'ai pas réfléchi et que j'ai agi comme un somnambule comme lorsque je plantais mes sosies d'Annabelle.

Mais je n'avais plus jamais tenté de planter quelqu'un de dos depuis ma malheureuse expérience juvénile avec Annabelle sous la douche et, si mon premier coup de couteau a tout de même évité les os, il n'a eu que l'effet d'un coup de canif dans la masse du Black.

Il s'est retourné vivement. Ça a été son erreur. Direct au foie ce coup-là. Puis je l'ai abrégé à coups de tatanes dans la tempe.

La petite s'est mise à beugler, mais c'était sous le coup de l'émotion, car elle a vite saisi la situation quand je lui ai confié le flingue du Black pour lui montrer que j'étais de son côté.

Elle a même tenu à m'aider à tirer la masse du Black jusqu'au puits, et ça n'a pas été une mince affaire que de l'y faire glisser.

Au début, j'ai voulu le faire basculer par le haut, mais je m'empêtrais avec ses longs bras et ses épaules. En sens inverse, par les pieds, ça a été tout seul. Enfin, disons que ça a été plus facile.

Ce putain de puits, il devait être hyper profond, car plusieurs secondes se sont écoulées avant que j'entende un « plouf ! » mou.

Je me suis ensuite lavé les mains au lavabo et j'en ai profité pour nettoyer mon cran d'arrêt du sang du sbire. Puis

j'ai vu le regard de la gamine et son interrogation muette sur la suite des opérations. Enfin, c'est ce que j'ai pensé.

Comme je suis meilleur dans l'improvisation spontanée que dans le plan longuement raisonné, j'ai pris la petite par la main et je lui ai dit de me suivre.

Une fois arrivés dans la cave à vins, je lui ai demandé d'attendre là et je suis remonté seul jusqu'au premier sous-sol.

La petite n'était pas tellement rassurée de rester seule. Elle était même toute tremblante depuis que l'Armand s'était mis à glapir quand j'avais éteint les loupottes de la salle.

– Ne me laissez pas là ! Je te donnerai tout ce que tu veux. Salopard !

Moi, ça me faisait ni chaud ni froid. Il ne risquait pas de sortir de sa cellule.

Mais je ne voulais pas m'encombrer de la petite.

J'ai trouvé M. Jo dans la salle de projection au milieu de lots de cassettes vidéo.

– Putain, qu'il a fait en s'apercevant de ma présence, il y en a trop. On va toutes les détruire, on n'a pas le temps de les trier. Tiens, aide-moi à les transporter dans ces cartons.

Il me désigna du menton un lot de cartonnages pliés et empilés dans un coin de la pièce. Une dizaine.

– Prends-en trois ou quatre, qu'il m'a dit, ça devrait suffire.

Puis il s'est rendu compte de l'absence de Théo.

– Mais qu'est-ce qu'il fout ? qu'il m'a demandé en me jetant un regard soupçonneux.

J'ai haussé les épaules.

– Il nettoie, que j'ai dit.

– Ah ! qu'il a fait.

Ça lui semblait satisfaisant comme réponse. Mais il fallait que je trouve rapidement une solution car il allait pas tarder à se douter d'une embrouille.

Je me suis dépêché de remplir un carton de ces saloperies de cassettes et je suis monté le déposer au rez-de-chaussée tout en cherchant l'inspiration pour me débarrasser de M. Jo.

Je ne me voyais pas me le faire au cran d'arrêt. C'était un méfiant et j'aurais du mal à le prendre par surprise. Je préférais le dessouder à distance avec le flingue de son sbire.

C'est seulement à ce moment-là que je me suis souvenu que je l'avais confié à la petite.

« Merde ! » que je me suis dit. Il allait falloir un prétexte pour que je descende dans la cave sans éveiller les soupçons de M. Jo.

C'est en redescendant au premier sous-sol que j'ai entendu comme un bruit de bouchon de champagne qui saute.

Je me suis précipité dans la salle de projection.

M. Jo n'y était pas.

J'ai couru jusqu'au studio d'enregistrement à côté et j'ai vu que la trappe de la cave était ouverte alors que je l'avais refermée quand j'étais remonté tout à l'heure.

J'eus une sale vision tout à coup.

M. Jo avait profité de mon absence pour aller s'enquérir de son sbire et il était tombé sur la petite. Qu'il avait flingué.

Je me suis retrouvé comme un con, tout tremblotant. J'allais devenir la prochaine victime de M. Jo. Sûr.

Je ne sais pas combien de temps je suis resté là à regarder cette foutue trappe d'où pouvait émerger à tout instant M. Jo avec un flingue dans chaque main.

J'étais comme fasciné par ce trou d'où allait surgir la mort. Puis je suis sorti de ma torpeur et fait la seule chose rationnelle à faire. Fermer la trappe et y foutre le plumard dessus.

Juste comme je commençais à tirer le plumard, deuxième bouchon de champagne.

Il a flingué l'Armand, que je me suis dit.

Et je me suis remis à flageoler dur. Pas à cause de l'Armand, mais de la petite, qui m'avait fait confiance. Qui était la seule bonne action de ma vie et la seule qui aurait pu en témoigner.

Ça m'a redonné la rage et j'ai tiré le plumard sur la trappe. Juste au moment où j'ai entendu cogner dessous.

« Il était temps ! » que je me suis dit. Surtout que les coups devenaient rageurs.

– Ouvre-moi ! que j'ai entendu très assourdi.

C'était la voix de la petiotte ! Je n'en croyais pas mes oreilles. J'hallucinai de l'esgourde. C'était cet enfoiré de Jo qui imitait une voix d'enfant pour me baiser.

– Me laisse pas !

Puis quelque chose qui ressemblait à des sanglots. Et plus rien.

Jo, il est incapable de pleurer, que je me suis dit. Alors j'ai vite repoussé le lit et ouvert la trappe.

– C'est toi ? que j'ai fait.

– Oui, qu'elle a reniflé.

– J'arrive ! que j'ai crié à pleins poumons.

Je me suis tellement précipité que j'ai failli me foutre la gueule en l'air avec cet escalier à vis à la con. Et atterrir sur M. Jo recroquevillé au bas de l'escalier. Qui n'avait même pas eu le temps de sortir son arme.

– J’ai eu peur, qu’elle m’a dit en s’essuyant ses larmes d’un revers de la main droite.

Son bras gauche pendait, lui, le long du corps sous le poids du flingue de Théo.

– Tu m’as fait peur, que j’ai dit en la prenant dans mes bras et en me mettant à chialer pour la première fois depuis longtemps. Très longtemps.

C’est elle qui s’est ressaisie la première.

– Faut que tu m’aides à les jeter dans le puits, qu’elle a dit tout simplement en se dégageant de mon étreinte et en ravalant ses larmes.

J’ai mis un certain temps avant de réaliser qu’elle avait également flingué Armand. Puis j’ai fait oui de la tête, mais j’ai quand même pris la précaution de lui demander le flingue que j’ai fourré dans ma ceinture dans le dos.

J’ai d’abord traîné M. Jo et ça a été assez rapide vu qu’on avait à présent la technique. Les pieds d’abord, le reste du corps ensuite.

Plouf !

Son flingue l’a rejoint.

Pour l’Armand, c’était plus délicat. Il se tenait le bide en gémissant mais il n’en avait plus pour longtemps vu la façon dont il s’était vidé.

Soit on l’achevait, soit on attendait.

Mais aucune de ces deux solutions n’était satisfaisante. Achever un agonisant n’était pas édifiant pour une enfant et assister à une agonie, même brève, non plus.

Alors j’ai pris mon courage à deux mains et j’ai vivement tiré les grosses pattes d’Armand pour le mettre dans l’axe de la porte et le sortir de la cellule.

Il a quand même eu encore suffisamment de force pour se raccrocher d'une main ensanglantée au chambranle de la porte.

Mais la petite lui a vite fait lâcher prise à coups de tatanes sur la tête.

J'ai failli la reprendre. Mais elle avait de sacrés comptes à régler avec lui. Alors j'ai juste dit :

– Merci.

Un corps pas tout à fait mort, c'est moins lourd à tirer que complètement, surtout quand il n'est plus en état de se défendre.

Au moment où j'ai positionné les pieds devant le puits, j'ai eu l'idée de fouiller les poches d'Armand.

Je suis tombé sur un trousseau de clés.

Après, nous avons commencé de le basculer au milieu de ses râles qui semblaient nullement incommoder la petite. Au contraire.

Mais nous n'avons pas entendu de « plouf ! ». Armand a gueulé à l'atterrissage.

J'ai fermé le puits après y avoir vidé trois des sacs de chaux de la cave dont j'avais enfin compris l'usage. Sans oublier le flingue de Théo.

Je ne voulais pas que la petite me le redemande et s'y attache.

Nous sommes remontés au premier sous-sol en silence et j'ai remis le plumard en place.

C'est la petite qui a parlé la première.

– Faut qu'on se tire avec son fric, qu'elle a dit.

C'était bien mon intention, mais il fallait d'abord trouver sa planque.

– Je sais où c'est, mais avant je veux aller chercher mon nounours, qu'elle a fait en me prenant par la main pour me conduire dans le couloir desservant les studettes.

Elle m'a mené jusqu'à celle du fond sur la gauche.

C'était blafard et rudimentaire. La seule tache de couleur était la couverture gros carreaux bleus et jaunes avec un ours en peluche posé sur l'oreiller.

– C'est ma chambre quand j'avais été sage.

Ça m'a fait un drôle d'effet. Comme si ça me remuait des choses enfouies en moi et qui remontaient à l'époque où l'on est trop jeune pour avoir des souvenirs. Juste de vagues impressions indicibles.

Elle a pris son nounours et l'a serré contre elle.

– Je veux l'emmener avec moi. C'était mon seul ami qui m'aime avant que je te rencontre.

J'ai reniflé et je me suis retourné pour qu'elle ne me voie pas pleurer.

– Pourquoi t'as honte de pleurer ? qu'elle m'a demandé en me reprenant la main. Parfois, il n'y a que ça qui fait du bien.

Alors, je me suis laissé tomber à ses genoux que j'ai enserrés et je me suis mis à chialer la tête enfouie contre elle en sanglotant des « Pardon ».

Elle m'a laissé me vider de mes larmes en me caressant les cheveux.

– Maintenant, tu n'auras plus besoin de pleurer parce que tu n'es plus seul, qu'elle a dit quand ça a commencé de se tarir. Moi non plus, qu'elle a ajouté.

J'ai à peine eu le temps de me relever et de retrouver mes esprits que la petite m'a dit qu'il fallait qu'on y aille.

Elle m'a repris par la main et nous avons fait surface au rez-de-chaussée dans le placard à balais.

Elle m'a conduit jusqu'au bureau d'Armand. Une vaste pièce ouvrant sur le patio, à l'ameublement classique qui dénotait avec le style général du palace mauresque. Tout y était d'époque et ça sentait le placement. Surtout les croûtes au mur qui devaient valoir à elles seules une fortune. Mais nous avions besoin de liquide.

J'ai commencé à soulever les tableaux un à un pour chercher le coffiot. Mais la petite m'a interrompu.

– C'est pas là qu'il est. C'est sous le tapis du bureau.

Elle a poussé le fauteuil du bureau et soulevé le tapis sans lâcher son nounours.

– C'est là, qu'elle a fait toute fiérote en m'indiquant la bestiole en acier scellée dans le sol.

C'était bien beau tout ça, mais, si j'avais la clé du coffre sur le trousseau récupéré dans les fouilles d'Armand, il me manquait la combinaison.

– Tu la sais, toi ? j'ai demandé à tout hasard à la petite.

Elle a fait non de la tête. Toute désolée.

– J'y ai pas pensé, qu'elle a dit sur le point de pleurer.

Je lui ai tapoté la tête.

– Va, t'inquiète pas. On s'en passera...

J'ai sursauté quand j'ai entendu sa voix dans mon dos.

– Si c'est la combinaison que tu veux, c'est 3618.

Annabelle se tenait sur le seuil du bureau. Appuyée contre le chambranle.

J'ai eu un choc en me retournant. Si j'avais reconnu sa voix, elle, par contre, j'avais eu du mal à la reconnaître, même en ayant vu sa photo dans la presse locale. Elle était encore plus boursouflée de partout.

Mais elle devait s'en foutre car elle n'a même pas relevé mon regard.

– Faut qu'on y aille !

La petite s'impatientait.

Ça m'a ramené à la réalité et permis de détourner le regard d'Annabelle.

J'ai laissé les lingots. J'ai pris que les liasses de billets de cinq cents. Que j'ai empilées sur le bureau.

– Je vais te chercher un sac de voyage, a jeté Annabelle en disparaissant quelques minutes.

Quand elle est revenue, elle a posé le sac sur le bureau et m'a aidé à enfourner les liasses.

– T'as dû deviner ce qui pouvait se passer ici, je n'ai donc rien à t'expliquer. Et je n'ai rien à te dire, d'ailleurs.

Elle avait un ton las.

J'ai fait signe de la tête que je comprenais.

– T'as fais le nettoyage en bas ? qu'elle a demandé.

Mais ce n'était pas vraiment une question.

Elle savait.

– Tu pars avec la petite ?

J'ai fait oui de la tête. J'étais incapable de déroger un mot.

– C'est bien, qu'elle a juste dit.

Le sac bouclé, j'ai pris la petite par la main et nous sommes partis à grands pas.

Je me suis quand même retourné en arrivant sur le seuil du bureau.

Annabelle avait un drôle de rictus. Comme une tentative de sourire avorté. Et elle pleurait.

Elle m'a fait signe de me barrer. Fissa.

Décidément, c'était la journée des chialements.

## 10

Je suis parti sur la route à la recherche d'un taxi, portant à bout de bras le sac de voyage et tenant de ma main libre celle de la petite qui serrait contre elle son nounours et semblait apaisée.

– Je m'appelle Éliisa, qu'elle me dit. Et toi ?

Moi, je ne savais plus vraiment qui j'étais.

Avant que j'aie pu répondre, elle secoua la tête.

– De toute façon, ça n'a pas d'importance puisqu'on ne va plus se quitter, hein ?

J'ai serré sa main plus fort.

Je ne savais pas jusqu'où nous irions, mais je savais qu'il fallait que je la ramène à ses parents qui devaient la croire disparue à jamais.

– Non, on ne se quittera jamais, ma chérie, que j'ai dit en ravalant un sanglot. Jamais !

À la première bouche d'égout rencontrée, j'ai fait une pause pour y jeter discrètement mon vieux cran d'arrêt.

Je me suis senti libéré d'un immense poids. Comme si une nouvelle vie s'ouvrait devant moi. Du moins une nouvelle chance.

D'ailleurs, justement, une voiture ralentissait derrière nous.

« Sûrement un taxi en maraude », que j'ai pensé en me retournant un large sourire aux lèvres.

Élisa tourna la tête en même temps que moi.

Deux hommes se précipitèrent de la voiture et se jetèrent sur moi.

– Police ! Vos papiers !

Élisa a hurlé à en perdre la raison quand les flics m'ont passé les menottes et poussé à l'arrière de leur bagnole.

## Épilogue

Ça fait deux ans que j'attends mon procès en assises.  
Mais plus rien n'a d'importance pour moi depuis  
qu'Élisa s'est laissée mourir de faim.

Il y a juste un mois. Jour pour jour.

J'ai du mal à me trancher la gorge avec ce morceau de  
verre que je suis parvenu à dissimuler.

Je n'ai pas le courage d'Élisa.

Pourtant, je lui dois bien ça. Pour aller la retrouver et ne  
jamais plus la quitter.

De toute façon, je n'ai pas le choix. Elle seule sait que je  
ne suis pas un monstre comme ils le prétendent tous.

Elle seule.

*« Le sanglot de Satan dans l'ombre continue. »*  
Hugo, Victor.